10821/B

par un général courageux et expérimenté. D'ailleurs la saison commençoit à s'avancer. Déjà le froid se faisoit sentir, et sa troupe privée de tout, ne pouvoit rester plus longtems dans cette position.

Il prit le parti de se retirer. S'étant avancé sur la petite ville de Berda, il la fit bloquer par divers détachemens de sa troupe. Le 10, le colonel Borodin attaqua un de ces détachemens, et fit deux mille prisonniers. Mais ce coup heureux ne produisit pas, pour la garnison, l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre. Les petits détachemens qu'elle avoit envoyés au fourrage, furent fréquemment attaqués par les rebelles, et souvent repoussés avec perte, de sorte qu'à la fin sa perte monta à plus de cinq cents hommes.

Pendant ces événemens, le général Karr, que la cour de Pétersbourg avoit chargé de réduire les rebelles, étoit parti en poste de Moscou, et s'étoit rendu auprès du général Freymann qui se trouvoit alors à Bugulminska. Arrivé à ce dernier endroit, il fit marcher le colonel Tschernitschef, sur la droite; et quant à lui, il marcha droit à l'ennemi. Dans toute sa route, il n'avoit entendu parler que des forces considérables de

ESSAI

SUR LES PROPRIÉTÉS MÉDICINALES

DE L'OXIGÈNE.

LIVRES qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

Cours élémentaire de chimie, théorique et pratique, suivant la nouvelle nomenclature, par Alyon, 2 vol. in-8°. 6 francs.

Traité du Diabète Sucré, du même, 1 vol. in-8°. 3 francs.

Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain, par Cruicksanck, 1 vol. in-8°. figures, 5 francs 50 centimes.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, par Buchan, quatrième édition donnée par Duplanil, 5 vol. in-8°. 25 francs.

Méthode nouvelle et facile de guérir les maladies vénériennes, par Clare, traduite par Duplanil, 1 vol. in-8°. figures, 4 francs 50 centimes.

Almanach du Département de la Seine, pour l'an septième de la République française, 1 vol. in-12, 1 franc 8 décimes.

ESSAI

SUR LES PROPRIÉTÉS MÉDICINALES DE L'OXIGÈNE,

Et sur l'application de ce principe dans les Maladies vénériennes, psoriques et dartreuses.

Présenté à la Société de Médecine de Paris, le 7 messidor de l'an V de la République française,

PAR LE CITOYEN ALYON, membre de la Société médicale, de la Société libre des Sciences et des Arts de Paris, officier de santé de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, et ancien élève de FOURCROY.

SECONDE ÉDITION,

Considérablement augmentée par l'Auteur.

. . . . . *Nunc ego mitibus*
Mutare quæro tristia. . . . . . .

HOR. Lib. prim. Odarum.

A PARIS,

CHEZ { CERIOUX, Libraire, quai Voltaire.
MOUTARDIER, quai des Augustins, N°. 28.
l'AUTEUR, rue Jacques, N°. 114, maison du corps-de-garde, au deuxième.

AN VIIe. DE LA RÉPUBLIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28779551

AVIS

DE L'AUTEUR

Sur cette seconde Édition.

LORSQUE *j'annonçai pour la première fois à la société de médecine de Paris, les propriétés antivénériennes et antipsoriques de quelques combinaisons d'oxigène, on fit peu d'attention au mémoire où j'établissois que le mercure n'agissoit qu'autant qu'on l'unissoit à ce principe ; que les substances qui le cédoient facilement aux matières animales étoient, par cela même, des antivénériens ; quelques personnes me traitèrent d'enthousiaste, et prirent mes assertions*

pour les rêves d'un cerveau éxalté. Cependant malgré la clameur des partisans outrés du mercure, je fis des démarches auprès du ministre de l'intérieur pour répéter des expériences en présence des maîtres de l'art, et faire constater les effets des nouveaux moyens que j'offrois de combattre, le fléau le plus répandu et le plus dangereux à la société.

Je dois à quelques professeurs de l'école, et particulièrement au citoyen Fourcroy, le succès de mes démarches auprès du ministre, et l'espèce de victoire que j'ai remporté sur les hommes asservis aux préjugés de la routine. C'est à ces médecins philosophes, qui ont bien voulu seconder mes efforts, que mes lecteurs devront les éclaircissemens, que je leurs soumets. J'ose croire

que cette seconde édition offrira des faits suffisament décisifs pour diminuer les abus du mercure et éviter les dangers qui l'accompagnent. Après avoir traité plus de deux cents vénériens sans employer un seul grain de ce métal, depuis la publication de mon mémoire, j'ai acquis le droit d'affirmer que les remèdes oxigénans guérissent efficacement la vérole; et je suis bien convaincu que cette propriété ne leur sera contestée par aucuns des praticiens qui liront ce recueil avec impartialité. L'action de ces remèdes a d'ailleurs été mise hors de doute par une foule d'expériences répéteés en Angleterre et publiées en France postérieurement à celles que j'ai faites, soit publiquement, soit en mon particulier.

Je dois toutefois prévenir les lecteurs que

le traitement des maladies vénériennes, n'est pas, comme le pensent quelques médecins, la plus petite partie de l'art de guérir; que le succès des remèdes oxigénans, dépend des lumières et de la sagacité de celui qui les employe. Les règles générales sont faciles à saisir, mais les détails de pratique, n'appartiennent qu'à l'homme éclairé qui sait distinguer les périodes de la maladie, les nuances qu'elle présente et les changemens ou modifications qu'il faut apporter dans son traitement,

Je n'ai pas cru devoir rapporter dans cette seconde édition, le journal détaillé des expériences que j'ai faites dans l'hospice de l'École de Médecine, en présence des commissaires et des élèves qui les ont suivies; outre que ce journal auroit de beaucoup grossi

cet ouvrage, il est de mon devoir d'attendre l'énoncé des commissaires, avant de le donner au public. On verra cependant par le peu que je me permettrai d'en extraire, qu'il n'est pas possible de douter de la propriété antivénérienne des moyens que j'ai employé. Si cependant, malgré la véracité de tous ces faits, il se trouvoit parmi mes lecteurs des praticiens qui n'auroient pas de confiance dans ces moyens, je les invite à me désigner les cas où ils les croiroient insuffisans ou inactifs, je me ferai un devoir de répondre à leurs objections, et de déterminer celui de ces remèdes qu'ils doivent préférer pour obtenir le succès qu'ils attendroient peut-être inutilement de tout autre moyen.

Je m'étendrai dans cette seconde édition sur les effets généraux des remèdes oxigénans:

je ferai connoître le mode d'administration de ces remèdes et ceux que l'on doit préférer. Je comparerai les effets obtenus en Angleterre avec ceux que j'ai remarqué en France. J'ajouterai à la liste de ces remèdes déja décrits dans l'ouvrage de Rollo (1), *dont j'ai donné la traduction, quelques substances qui peuvent les remplacer.*

J'ai vu avec plaisir les plus grands détracteurs de ces remèdes, les employer dans leur pratique, même en les décriant; et je fournirai la preuve positive de la vérité de cette assertion à ceux qu'elle pourroit étonner ou surprendre.

---

(1) Cet ouvrage se trouve à l'adresse de celui-ci, volume in-8°. prix, 3 francs.

AVERTISSEMENT.

Les observations que je présente aujourd'hui, sont précédées d'une doctrine éversive de toutes celles qu'on a suivies jusqu'à ce jour : je fronde des préjugés de trois siècles ; je cherche à renverser d'antiques erreurs, d'autant plus difficiles à déraciner qu'elles sont consignées dans les livres les plus vantés. En un mot, je m'efforce de bannir le mercure du traitement des maladies siphyllitiques.

Dès l'année 1782, j'avois fixé mon attention sur cette importante partie de l'art de guérir : j'avois compulsé la majeure partie de cette multitude d'écrits publiés successivement sur ces maladies jusqu'à cette époque ; je les avois mûrement médités ; mais n'ayant trouvé partout qu'incertitude, contradiction, op-

position de système, je m'étois déja persuadé que l'art étoit pauvre au milieu de tant de richesses; que la véritable théorie des maladies vénériennes n'existoit pas; que leur curation n'étoit pas rationelle. Je présentai à la fin de la même année, à la ci-devant Société royale de médecine de Paris, un mémoire sur la nature du virus vénérien, ses progrès dans l'économie animale, et sur les moyens de se garantir de ce dangereux poison. Le docteur Fourcroy, dont je suivois alors les cours, eut la bonté de m'aider dans la rédaction de cet écrit, dont je reproduirai quelques passages, pour prouver à mes lecteurs que mes idées d'alors ne se trouvoient pas dans les livres, et que mes idées d'aujourd'hui, fortifiées par quinze années d'études et d'expériences, s'y rapportent entièrement. Pendant mon séjour en Angleterre, je fis part de mon

mémoire au docteur With : je m'en entretins avec plusieurs autres médecins célèbres que j'eus occasion d'y rencontrer. Ils m'encouragèrent à poursuivre ce travail. Je rassemblai dès lors quelques matériaux pour un traité particulier sur ces maladies ; mais les déplacemens successifs que j'ai été obligé de faire depuis cinq ans que je suis attaché aux hôpitaux militaires, m'ont empêché de les mettre en ordre. Je reprendrai bientôt ce travail, dont celui-ci n'est qu'un extrait, pour le soumettre aux lumières et à la censure des gens de l'art auxquels je le destine spécialement.

J'avois résolu de ne publier ces observations, que je crois sans réplique, attendu qu'elles ont été recueillies sous les yeux de plusieurs praticiens, dont le témoignage ne sauroit être suspect, que dans l'ouvrage que je projète sur les di-

vers symptômes vénériens et les maladies de la peau ; mais comme je me suis convaincu de la supériorité de la méthode nouvelle, du peu de frais et d'embarras qu'elle entraîne, j'ai pensé qu'on ne sauroit trop tôt la répandre et la faire adopter. Après avoir été témoin dans plus de quinze hôpitaux militaires où j'ai été employé, de la bannalité, de l'incertitude et des dangers qui accompagnent les abus que l'on y fait journellement du mercure, j'ai cru qu'il seroit utile de présenter les moyens d'éviter la majeure partie de ces inconvéniens. J'offrirai bientôt la preuve que je puis, par la simplicité de la méthode que j'ai adoptée et que l'expérience fortifie de jour en jour, épargner bien des déboires aux malades, des accidens aux praticiens qui se donneront la peine de l'approfondir. J'en fournirai les moyens

à ceux de mes lecteurs qui ne seroient pas au courant des découvertes de la chymie moderne, en offrant les phénomènes et les élémens indispensables à l'intelligence de la théorie que j'ai adoptée. Les cures obtenues par les combinaisons d'oxigène, seront précédées d'une courte définition de ce grand agent de la nature, de son action sur la vitalité, et de son influence sur les fonctions qui en maintiennent l'équilibre.

Mon dessein n'est pas d'être entendu de tout le monde : il est une classe d'hommes pour qui on ne sauroit jamais être clair ; mais je suis bien sûr que les praticiens de bonne foi ne m'accuseront pas de réticence, et que je les aurai mis à même de saisir tous les avantages de la méthode nouvelle, sans que les ignorans puissent en abuser.

Le peu de progrès de la médecine,

dans cette partie de l'art de guérir, vient moins de la vénération qu'on a eu pour le mercure, qu'on regarde encore comme la seule substance capable de combattre efficacement le virus vénérien, (préjugé qui a tant de fois été funeste) que de l'ignorance où l'on a été jusqu'ici de la manière d'agir de ce métal : il appartenoit à la chymie moderne d'expliquer ses effets jusqu'alors inconcevables. Il falloit réfléchir sur les belles expériences des Lavoisier, des Fourcroy, pour jeter quelques jours sur cette matière que des milliers de volumes n'ont fait qu'obscurcir, et donner la véritable étiologie de la salivation et des crises qu'on observe pendant le traitement de la maladie siphyllitique. Les leçons du célèbre Fourcroy, et plus encore les conversations familières qu'il veut bien avoir avec moi, m'ont conduit à une

suite d'expériences de chymie qui ne m'ont laissé aucun doute sur la manière d'agir du mercure, et m'ont fait découvrir quelques combinaisons d'oxigène, propres à le remplacer avec un égal succès et sans les inconvéniens qu'il entraîne. On présumoit déja que ce métal et ses diverses préparations devoient leurs propriétés à l'oxigène. Le professeur que je viens de citer, et à qui je suis redevable d'une partie de la théorie que j'expose et des expériences qui la fortifient, l'avoit depuis long-tems exposé dans ses leçons publiques et particulières; mais il falloit l'étayer par des faits irrécusables, des expériences décisives; et c'est à quoi je suis parvenu, comme il sera facile de s'en convaincre par la lecture des observations que je présente aujourd'hui.

Le Comité militaire de la Convention

nationale avoit appelé les lumières de tous les officiers de santé de la république sur le meilleur moyen de guérir la gale et la maladie vénérienne. Cette invitation qui honore le Comité d'alors, n'apporta aucun changement dans la méthode curative de ces deux maladies : la même routine, les mêmes abus subsistent toujours dans les hospices civils et militaires, et chaque jour l'ancienne pratique fait des victimes, sans que l'on soit tenté de l'abandonner. C'est en donnant la preuve de ces abus, et en offrant les moyens de les éviter que j'espére convaincre la saine partie de mes collègues dont le suffrage m'est cher : c'est pour l'obtenir autant que cela dépendra de moi que j'exposerai franchement les principes sur lesquels repose la théorie que j'ai adoptée. C'est pour parvenir au même but que je répondrai à quelques objec-

tions qui m'ont été faites par des praticiens dont je respecte les lumières, mais dont l'habitude et peut-être les préjugés l'emportent encore sur l'évidence des faits : c'est enfin pour ne laisser aucun doute sur la nouvelle méthode, que j'ai demandé au ministre de l'intérieur un traitement comparatif, fait sous les yeux des maîtres de l'art ; et qu'elle soit adoptée par le gouvernement. L'école de médecine de Paris vient de me nommer des commissaires chargés de suivre le traitement auquel m'a depuis autorisé le Ministre : je ferai connoître les résultats de ces expériences lorsqu'elles seront terminées. Le gouvernement ne confondra pas cette découverte avec les arcanes des avides charlatans : j'ose espérer, en faveur des sentimens qui m'animent, que loin de rencontrer des obstacles dans mon projet, je serai en-

couragé pour le service que je cherche à rendre aux gens de l'art, à la société, et à tous ceux enfin pour qui l'humanité n'est pas un vain mot; et s'il étoit possible que je fusse entravé de la part de certains esprits qui n'ont point à cœur le bien de leurs semblables, ou que l'empire de la routine a subjugué, ou qui croiroient leurs intérêts compromis par la publicité de mes moyens, je suis fondé à croire que le gouvernement qui doit voir l'avantage de tous, et qui travaille au bonheur général, m'en dédommageroit suffisamment, et se feroit une gloire de briser les obstacles qu'on pourroit opposer aux nouveaux secours que je propose, et aux généreux efforts que je fais pour garantir nos frères d'armes des accidens qui ne sont que trop souvent la suite des méthodes mercurielles.

Les officiers de santé qui voudront retirer

tirer quelques avantages de la lecture de ces observations, sont invités à approfondir les principes qui les précèdent, afin d'éviter les fausses applications qui ne sont que trop souvent la suite des méthodes nouvelles mal interprétées.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs de tous les sots propos lancés contre moi depuis la lecture de ce mémoire à la Société de médecine lorsque j'y proposai le premier l'usage des combinaisons d'oxigène comme de puissans anti-psoriques et anti-siphyllitiques : j'offre un ensemble de faits que je crois propre à faire époque dans l'art de guérir ; ils fixeront l'opinion des praticiens observateurs. Je n'ai pu donner à ce mémoire toute l'étendue qu'exigoit la matière qu'il embrasse, la rapidité de sa rédaction me servira d'excuse en attendant que je puisse offrir les expériences que

je poursuis en ce moment. Au reste, j'ai voulu prouver mon zèle pour l'art dont je m'occupe par goût; j'aurai atteint mon but, si l'on me sait quelque grè de l'avoir entrepris.

ESSAI

SUR LES PROPRIÉTÉS MÉDICINALES

DE L'OXIGÈNE.

Ce qu'on entend par Oxigène.

POUR se faire une idée nette de l'oxigène, il faut le considérer sous deux états différens : l'oxigène solide, et l'oxigène aériforme. Ce dernier n'est autre chose que l'oxigène solide fondu par la matière de la chaleur et la lumière. Dans cet état, il porte le nom de gaz oxigène, ainsi nommé, parce que sa bâse est le principe de l'acidité; ainsi tout acide contient de l'oxigène (1).

(1) Ceci souffre quelques exceptions; il est quelques acides tels que l'acide zoonique, découvert par Ber-

Le gaz oxigène a aussi reçu le nom d'air déphlogistiqué par *Priestley*, qui l'a découvert le premier, d'air de feu par *Scheele*, et d'air pur par *Lametherie*. Ce gaz est invisible, inodore, élastique et pesant. Les propriétés chymiques qui le distinguent de tout autre fluide élastique, sont de hâter la combustion des corps qui en sont susceptibles, et de favoriser la respiration des animaux. Sous ce point de vue, il est l'un des plus puissans agens de la nature : il forme la partie respirable de l'air, et entre pour un tiers dans le poids de notre athmosphère.

L'azote constitue les deux autres tiers. Les corps qui brûlent, et les animaux qui respirent, enlèvent continuellement le gaz oxigène de l'athmosphère, et ne lui en restituent jamais, en sorte que l'air seroit bientôt épuisé de ce principe de

---

tholet, et l'acide prussique qui ne paroissent pas contenir d'oxigène ; mais ces exceptions ne détruisent pas la théorie exposée dans cet ouvrage.

la vie, si la nature n'avoit pas pourvu aux moyens de le renouveler à chaque instant, comme on le verra bientôt.

Le gaz oxigène qui entre dans nos poumons, s'y décompose et en sort tout différent. Il ne peut plus être respiré; il éteint les bougies et suffoque les animaux. C'est un autre gaz, connu sous le nom d'acide carbonique. C'est pour cette raison que l'on éprouve du mal-aise dans les salles de spectacles, ou dans les appartemens fermés et sans cheminées, qui ne laissent pas de communication avec l'air extérieur. C'est encore ainsi que plusieurs personnes ont été asphyxiées en brûlant du charbon dans un appartement clos; alors les poumons et le combustible épuisent bientôt tout le gaz oxigène, et n'y laissent plus que l'azote et l'acide carbonique, qui ne peuvent l'un et l'autre servir à la respiration.

La combustion opère les mêmes phénomènes et décompose l'air athmosphérique en lui enlevant le gaz oxigène. Si

l'on prend une quantité donnée d'air, et qu'on y plonge un corps en combustion, il brûlera jusqu'à ce qu'il ait absorbé tout le gaz oxigène. On s'assurera facilement de ce fait en plaçant une bougie allumée dans une cuvette à moitié pleine d'eau; si on renverse sur la bougie une grande cloche de verre, la bougie brûlera pendant quelques instans, et s'éteindra bientôt. Alors il se fera du vide dans la cloche, et l'eau remontera, étant pressée par l'air extérieur, pour occuper la place du gaz oxigène qui n'existe plus et qui a été absorbée par la bougie ; en sorte que si l'on plonge une seconde bougie sous la cloche, elle s'éteindra sur-le-champ, ne trouvant plus de gaz oxigène, seul aliment de la combustion, comme il l'est de la vie des animaux.

Un corps qui a brûlé dans l'air en absorbant l'oxigène, ne peu plus brûler dans un autre air. Il est incombustible et souvent acide.

La combustion ne se borne pas, comme l'observe Fourcroy, à décomposer l'air, à absorber la bâse du gaz oxigène ; elle en dégage le calorique et la lumière qui le tenoient fondu. C'est ce qui constitue la flamme et la chaleur, qui n'est autre chose que le calorique en liberté.

Cette décomposition du gaz oxigène n'est pas toujours la même ; il y a des corps qui, en s'unissant à l'oxigène, dégagent plus de calorique que de lumière, tandis que d'autres dégagent une plus grande quantité de ce dernier.

Le gaz oxigène se décompose spontanément dans les régions élevées de l'atmosphère, lorsque confondu avec du gaz hydrogène, il rencontre le fluide électrique qui, allumant ces deux gaz, forme de l'eau et donne naissance à des pluies d'orages qui arrivent quelquefois dans des jours sereins et à des momens inattendus.

L'athmosphère est un mêlange du gaz

oxigène qui est seul respirable, et du gaz azote qui n'est propre ni à la combustion ni à la respiration des animaux. (1)

De l'Oxigène solide, ou bâse du Gaz oxigène.

L'oxigène absorbé par les corps combustibles, y est toujours privé de la plus grande portion de calorique et de lumière qui le tenoient à l'état de gaz. Il a alors l'aspect d'une matière solide qui, en se combinant avec les corps, en changent la forme, la nature, le volume, et en augmente le poids.

Lorsqu'on fait passer l'oxigène dans un corps, cela se nomme oxigénation ou oxidation. Les corps oxidés sont suscep-

---

(1) Le citoyen Paul de Genève est parvenu à saturer l'eau du gaz oxigène, par la compression, de manière à faire des eaux oxigénées, employées avec succès comme antispasmodiques toniques. Quoique cet auteur fasse un secret de ce moyen, je m'occupe du même objet et j'espère en faire part incessament.

tibles de restituer l'oxigène par une plus ou moins forte dose de calorique ou de lumière. Alors l'oxigène reprend son état élastique, redevient du gaz oxigène, et souvent le corps oxidé reprend sa première forme. On peut, par l'action du calorique et de la lumière, transporter l'oxigène d'un corps dans un autre. Le premier se déxocide, tandis que le second passe à l'état de corps oxidé ; ou, ce qui est la même chose, l'un brûle aux dépens du principe qui avoit servi à la combustion de l'autre qui revient alors à son premier état.

L'oxigène, comme tous les autres corps, a ses lois d'attraction ou d'affinité. Il s'unit à telle substance de préférence à telle autre ; mais ces lois sont peu connues et très-difficiles à déterminer. Ce travail seroit cependant de la plus haute importance pour les progrès de la chymie, et jeteroit sans doute un grand jour sur la nature des maladies et le genre de traitement qui leur convient.

On a bien déja calculé quelques-unes des affinités de ce principe ; mais ces lois présentent tant d'anomalies, qu'il faudroit les classer de nouveau.

La lumière et la chaleur paroissent agir d'une manière opposée sur l'oxigène dans des circonstances différentes. Par exemple, lorsqu'on chauffe certains corps, le calorique favorise la combinaison de l'oxigène avec ces mêmes corps, tandis que dans d'autres cas il l'en sépare. Quelques substances absorbent l'oxigène lorsqu'on les expose à la lumière ; d'autres l'abandonnent dès qu'ils sont soumis à son action. Ce qui est plus remarquable encore, c'est que le même corps qui s'est oxidé à la lumière, y perd également l'oxigène qu'il avoit absorbé par son contact. Le calorique offre les mêmes phénomènes ; une certaine température fixe l'oxigène dans certains corps, et une température plus élevée l'en sépare. On voit, d'après cet exposé, que l'oxigène, la lumière et le calorique agissent souvent de

concert, et qu'il est difficile de les séparer complètement. L'oxigène fait partie des matières animales, des végétaux qui en contiennent une grande quantité : dès qu'ils sont frappés par la lumière, ils laissent échapper beaucoup de gaz oxigène, qui concourt au renouvellement de l'air athmosphérique, et remplace celui qu'absorbent la respiration et la combustion.

Quelques substances contenant de l'oxigène, le cèdent facilement à d'autres, à qui elles l'enlèvent lorsqu'elles en sont dépourvues. Ce sont encore des anomalies bien remarquables et bien importantes dans les attractions de ce principe. On en voit des exemples dans certains métaux qui s'oxident rapidement par la trituration avec les matières animales, et par la facilité avec laquelle ces dernières enlèvent à leur tour l'oxigène aux métaux.

Action chymique du Gaz oxigène pendant la respiration.

Mes lecteurs verront sans doute avec

plaisir les expériences des Lavoisier, Priestley, Goodwyn et Seguin, sur cette matière importante. Elles ont d'ailleurs tant de rapports avec le sujet que je traite, que j'ai cru devoir les transcrire ici.

Quand l'air athmosphérique est soumis aux épreuves chymiques, on trouve qu'il est composé d'un tiers de gaz oxigène, deux tiers de gaz azote, et d'une très-petite proportion de gaz acide carbonique.

Si l'on inspire cent parties d'air athmosphérique, et qu'on les expire dans un récipient, on trouve qu'elles ont éprouvé un changement de proportions dans leurs parties constitutives. La quantité de gaz oxigène est diminuée, et celle de gaz acide carbonique augmentée. Le gaz azote reste dans les mêmes proportions.

Lavoisier, dont les savans regretteront long-tems la perte, voulut le premier déterminer quels changemens chaque respiration apportoit dans la proportion de

ces gaz ; mais les résultats de ses expériences sont sujets à quelques variations dépendantes de l'état du corps et de la durée de chaque respiration. Malgré ces difficultés, dit Goodwyn, j'ai fait sur moi-même quelques expériences pour parvenir à une mesure quelconque ; et quoiqu'il y ait toujours eu quelques différences dans les résultats, cette différence se réduit à très-peu de chose.

J'ai déterminé la proportion des gaz dans 12 pouces cubiques d'air athmosphérique. Alors j'ai inspiré un égal volume du même air, que j'ai expiré dans un récipient de verre, et j'ai analysé le tout. J'ai répété cette expérience à plusieurs reprises, et la moyenne s'est trouvée ainsi qu'il suit :

Le volume d'air attiré dans les poumons à chaque inspiration, contenoit gaz azote 80, gaz oxigène 18, gaz acide carbonique 2. Le volume d'air rejeté des poumons dans l'expiration, contenoit gaz

azote 80, gaz oxigène 5, gaz acide carbonique 13.

Il suit de cette expérience de Goodwyn, qu'une seule inspiration dans un volume donné d'air, y diminue la quantité de gaz oxigène, et y augmente celle du gaz acide carbonique. Cette diminution et cette augmentation sont progressives et successives à chaque respiration.

Lower a observé dans les animaux vivans, que le sang qui jaillit d'une blessure faite à la veine pulmonaire est d'une couleur vive. Il savoit déja que le sang que l'artère pulmonaire porte dans les poumons, est d'une couleur noire. Il en conclut que le sang prend sa couleur brillante dans son passage à travers le poumon. Observant ensuite que quand les animaux ont cessé de respirer, le sang que verse la blessure de la veine pulmonaire est au contraire noir, il attribue la production de la couleur brillante du sang pulmonaire aux effets de la respiration.

Voulant examiner ce fait, poursuit Goodwyn, je me procurai quelques chiens de forte taille, je leur enlevai le sternum; je découvris les troncs des veines et artères pulmonaires, de façon à bien distinguer la couleur de leur sang : j'enflai les poumons avec un soufflet. Imitant ainsi les mouvemens de la respiration naturelle, je conservai l'animal envie pendant un tems considérable; j'observai que pendant l'action du soufflet, le sang contenu dans le tronc de l'artère pulmonaire étoit noir, et celui qui traversoit la veine étoit d'une couleur vive. Et quand le soufflet cessoit de jouer, le sang devenoit noir par degrés dans les veines, ainsi que dans les artères.

Dans quelques-uns de ces animaux, je séparai les troncs des veines et des artères sous Clavières, et j'observai que le sang artériel, tandis qu'on souffloit, devenoit éclatant, et au contraire, redevenoit graduellement noir, ainsi que le sang vei-

neux, quand on faisoit cesser l'action du soufflet.

Le sang veineux qu'on tire par les saignées étant de couleur sombre au sortir de la veine, devient plus brillant par la simple exposition à l'air.

Tous ces faits confirment l'opinion de Lower, que le sang acquiert une couleur plus éclatante en passant par le poumon, et que cette couleur est le produit de l'action chymique de l'air.

L'expérience suivante prouve que ce changement de couleur du sang est dû tout entier au gaz oxigène : j'ai dilaté les poumons de quelques chats avec du gaz oxigène, après leur avoir enlevé le sternum ; et dans toutes les veines pulmonaires, le sang est devenu aussitôt d'une couleur vive.

Il reste donc démontré que le changement de couleur qui s'opère dans le sang à son passage dans les poumons, est occasionné par l'action chymique du gaz oxigène

oxigène contenu dans l'air atmosphérique.

On peut examiner sur certains animaux vivans cette couleur du sang qui se conserve pendant la respiration jusqu'au moment où il entre dans l'oreillette gauche. Alors le cœur se contracte avec sa force et sa fréquence ordinaire.

Quand la respiration est interceptée, l'éclat de cette couleur diminue progressivement, et les contractions de l'oreillette gauche s'arrêtent bientôt.

La cessation des contractions de l'oreillette vient du défaut de qualité stimulante du sang lui-même, d'où il résulte que la qualité chimique que prend le sang en passant par les poumons, est nécessaire pour entretenir l'action du cœur, et conséquemment le bon état du corps.

Séguin, ayant fait passer du sang veineux, dans un bocal rempli de gaz oxigène, s'apperçut qu'il prenoit une couleur vive et qu'il se formoit du gaz acide carbonique, tandis que le sang artériel

mis en contact avec du gaz hidrogène, absorbe ce fluide et prend une couleur livide et foncée.

D'où il faut conclure avec Lavoisier et Crawford, qu'en passant dans les poumons, le sang veineux prend une couleur vermeille, parce qu'il cède au gaz oxigène une portion de son hidrogène, et qu'en circulant ensuite, il se rembrunit, parce qu'il se combine avec l'hidrogène que lui fournit le système; et comme tout le gaz retiré des matières animales, tient en dissolution du carbonne, il en résulte que, pendant l'inspiration, une portion de l'oxigène qui est reçu dans les poumons, se combine avec l'hidrogène carboné, dégagé du sang, et forme du gaz acide carbonique avec le carbone, et de l'eau avec l'hidrogène.

De la Chaleur animale.

Les expériences de Crawford sur la chaleur, ne permettent pas de douter que

le gaz oxigène ne contienne une grande quantité de calorique. Il en résulte que, tandis que pendant la respiration, la base du gaz oxigène se combine en partie avec l'hidrogène dégagé du sang, pour former de l'eau; en partie avec le carbone, tenu en dissolution par l'hidrogène pour former du gaz acide carbonique; le calorique se dégage en abondance; une portion de ce calorique abandonné par la base du gaz oxigène, est employé à donner à l'acide carbonique la fluidité aériforme; l'autre portion passe dans le sang, pour lui donner le degré de chaleur et de fluidité qui lui conviennent. C'est à ce passage du calorique que nous devons le dédommagement des pertes de ce fluide, que nous ne cessons d'éprouver de la part de l'atmosphère et des corps environnans.

Les faits qui prouvent cette assertion, sont les observations suivantes :

1°. Il n'y a d'animaux chaux dans la

nature, que ceux qui respirent habituellement;

2°. Parmi les animaux qui respirent habituellement, ceux dont les poumons sont plus considérables, relativement à leur volume, ont aussi une plus haute température.

Ces observations qui ne sauroient être contestées, suffisent pour prouver que la chaleur animale dépend de la décomposition du gaz oxigène dans les poumons, et du passage du calorique dans le sang; mais comment la chaleur de chaque individu peut-elle se maintenir au même degré? Les travaux de Séguin ont jeté beaucoup de jour sur cette matière importante.

Le docteur Crawford a démontré que la capacité du sang artériel est à celle du sang veineux, comme 11, 5 est à 10 à-peu-près; c'est-à-dire que, si pour élever la température d'une livre de sang artériel, depuis le 0 du thermomètre jusqu'au 30°. degré, il faut lui commu-

niquer une quantité de calorique représentée par le nombre 11, 5; il faudra, pour produire le même effet dans une livre de sang veineux, ne lui communiquer qu'une quantité de calorique, représentée par le nombre 10.

A l'aide de ces principes, il sera facile d'expliquer la permanence de température à-peu-près constante, qu'on observe dans toutes les parties de notre système.

L'attraction de l'hidrogène carboné pour l'oxigène, étant plus forte que les attractions réunies de l'oxigène pour le calorique et de l'hidrogène carboné pour le sang, le gaz oxigène se décompose pendant l'inspiration, et alors il abandonne une partie de son calorique qui s'unit au sang, dont la capacité se trouve augmentée par la perte d'une portion de son hydrogène carboné; mais le sang artériel circulant ensuite, reçoit du système qui est toujours dans un état plus ou moins putrescent, une certaine quantité d'hidro-

gène carboné ; et pendant ce changement, sa capacité se trouvant diminuée, il abandonne une portion du calorique qu'il avoit absorbé dans les poumons. Ce calorique se porte alors sur les humeurs environnantes, et s'élève sur la température d'une manière à-peu-près uniforme. Ainsi, c'est au changement du sang veineux en sang artériel, et ensuite du sang artériel en sang veineux, que nous devons attribuer la permanence de température presque constante qu'on observe dans toutes les parties de notre système.

Séguin a étendu plus loin les conséquences qu'on peut tirer de ces principes : le frisson, dit-il, qu'on éprouve au commencement des fièvres, est précédé d'un état de langueur, d'un sentiment de débilité, et d'une diminution dans la force des contractions du cœur et des artères. Le pouls étant dans cette circonstance plus foible qu'à l'ordinaire, la quantité du sang qui passe dans les poumons, dans un tems donné, diminue. Il y a donc moins de

gaz oxigène décomposé, et conséquemment moins de calorique communiqué à tout le système ; mais bientôt il se forme un spasme à la surface de la peau ; le sang se porte au cœur avec abondance ; les contractions sont plus fréquentes ; la circulation s'accélère ; la quantité du gaz oxigène décomposée, se trouve augmentée, et la communication du calorique à tout le système, suit le même rapport.

Dans les fièvres putrides, il faut ajouter encore à l'accélération de la circulation et de la respiration, l'état putrescent du système qui augmente la dose d'hidrogène carboné que contient ordinairement le sang veineux. Il est probable que c'est par cette raison que la température du corps humain n'est jamais plus élevée que dans cette espèce de fièvre. Cet excédent de chaleur est bientôt enlevé par l'air et les corps environnans, sans quoi le malade périroit.

Lavoisier a cru trouver dans la même cause, l'origine de la chaleur qu'occasionne un mouvement violent. Lorsqu'on

fait, dit-il, un violent exercice; lorsqu'on porte un pesant fardeau; lorsqu'on gravit une montagne, la circulation du sang est accélérée : il en passe par les poumons une plus grande quantité dans un tems donné. Il y a donc une plus grande masse de gaz oxigène décomposé, et par conséquent un plus grand dégagement de calorique qui se communique au sang (1).

La plupart de ces faits, quoique contestés par Lametherie, prennent chaque jour une nouvelle force, et jèteront bientôt le plus grand jour sur la physique animale.

De la Végétation.

Nous avons vu précédemment le gaz oxigène consommé par la combustion et la respiration des animaux; que ces der-

(1) Le citoyen Chaussier, professeur de l'École de Médecine, pense que la décomposition du gaz oxigène n'est que partielle pendant la respiration, et qu'une partie de ce gaz est portée dans le torrent de la circulation, pour concourir à la chaleur; mais cette hypothèse demande d'être étayée par des expériences.

niers ne sauroient vivre sans lui. Le contraire a lieu à l'égard des végétaux, qui, au lieu d'enlever l'oxigène de l'atmosphère, lui en fournissent habituellement, et servent ainsi à la purifier. Le gaz acide carbonique qui éteint les bougies, suffoque les animaux, est un des principaux alimens des plantes; elles décomposent cet acide et lui enlèvent le carbone qui entre dans leur composition, et laissent échapper l'oxigène dans l'air atmosphérique.

Les expériences de Sennebier et celles du citoyen Vauquelin ne laissent aucun doute sur la décomposition de l'acide carbonique par la végétation.

L'eau éprouve la même décomposition de la part des plantes; l'hidrogène de l'eau et le carbone de l'acide carbonique passent dans le végétal avec une certaine quantité d'oxigène pour former ses principes constitutifs, tandis que le reste de l'oxigène, fluidifié par le calorique et la lumière, s'échappe dans l'atmosphère. Ces

faits sont contestés par Hassenfrats ; mais ils ont acquis une nouvelle force par les expériences de Vauquelin.

Essai sur les propriétés médicinales de l'Oxigène, lu à la Société de Médecine de Paris, le 7 messidor, an V.

La physique, l'anatomie et la chimie ont fait de tels progrès depuis quelques années, qu'il est permis d'espérer que la médecine en retirera bientôt les plus grands avantages, et qu'élle sortira enfin de ce sommeil auquel elle semble condamnée depuis si long-tems. On peut assurer, en effet, que cette science est, à peu de chose près, la même qu'elle étoit du tems d'Hypocrate.

Sans vouloir remonter aux causes qui paroissent avoir retardé ses progrès, il entré dans mon plan de dire deux mots de celles qui y ont le plus contribué.

L'enthousiasme de quelques praticiens qui voyoient par-tout du merveilleux, la

docile et confiante facilité de quelques autres à ne suivre que la route tracée par leurs prédécesseurs, voilà les vraies sources du peu de progrès de la médecine.

Les médecins du seizième siècle, qui n'ont vu dans leur pratique que des neutralisations à opérer, des fermentations à suspendre, n'ont pu que marcher d'erreur en erreur : aussi les *Takenius*, les *Willis*, les *Sylvius* ne passent-ils que pour des insensés. Ceux du dix-huitième siècle, les sectateurs de *Boerrhaave*, sont tombés dans un excès contraire; ils ont banni toute application de chimie à la médecine, et ont établi dans les écoles une doctrine fondée sur des principes méchaniques tout aussi propres à en retarder les progrès. Aujourd'hui les sciences sont plus exactes; l'économie est mieux connue; la chimie animale plus avancée; la médecine doit prendre un nouvel essort; d'antiques préjugés doivent disparoître pour faire place à des vérités démontrées.

En m'adressant à une société d'hommes

éclairés, j'ai dû me défendre de cet excès d'enthousiasme, qui n'a servi jusqu'ici, comme je viens de le dire, qu'à reculer les limites de la science. Je préviens en conséquence que je me suis pénétré de cet axiôme. Tout systême, pour être bon, doit s'établir sur des faits; eux seuls peuvent appuyer le raisonnement. Ce sera donc sur des faits que j'appelerai l'attention des praticiens; mais s'il est vrai de dire que le raisonnement et l'expérience sont les deux bâses de la médecine, il n'en est pas moins démontré aussi que l'un et l'autre seront toujours limités pour ceux qui, ne voulant pas descendre aux connoissances acquises, ne sortent jamais du cercle qu'ils se sont eux-mêmes tracé.

Hypocrate et Érasistrate ne se contentoient pas de panser des plaies, de guérir des fièvres; ils s'appliquoient encore à l'étude des choses naturelles et aux connoissances acquises de leur tems; et si cette application ne les a pas rendus médecins, à proprement parler, il est bien vraisem-

blable qu'elle les a rendus plus grands médecins qu'ils n'auroient été sans elle; ils ne passeroient pas encore aujourd'hui pour avoir été l'ornement de leur profession, s'ils s'en étoient tenus à la pratique routinière et non raisonnée de leur prédécesseur.

La connoissance de l'homme sain ou malade, roule non-seulement sur celles des parties qui composent sa machine, sur leur jeu, leur nature, leur usage, mais encore sur celles de tous les agens physiques ou chimiques qui peuvent la troubler. Ces notions font connoître les fonctions, les causes de leurs rapports entr'elles, et apprennent à distinguer le cours libre ou gêné de ces mêmes fonctions. Il faut donc s'appliquer à connoître l'analogie qu'il y a entre les effets qu'on remarque et les lois physiques et chimiques qui les dirigent, si l'on veut sortir de la route commune et espérer d'atteindre la perfection dont l'art est susceptible.

Sans m'appésantir davantage sur des vé-

rités généralement reconnues, et avouées par la plupart de ceux qui composent l'utile et estimable société de médecine, je dois dire que cette digression n'étoit pas étrangère à mon sujet; elle servira de réponse à ceux qui ne croyant pas à l'oxigène, tournent en ridicule ceux qui le regardent comme l'un des principaux agens de l'art de guérir.

Dans l'intention de prouver les propriétés médicinales de l'oxigène, je dois dire comment j'ai été conduit à en faire l'application. Je passerai sous silence les expériences de *Humboldt*, les rêveries de Girtanner qui sont parfaitement connues; mais j'avouerai tout ce que je dois à l'éloquent et célèbre professeur de chimie, que la société possède dans son sein. C'est du résultat des utiles leçons que je reçois de lui depuis 15 ans, et plus encore des conversations familières qu'il veut bien avoir avec moi, que je vais entretenir les praticiens; c'est avec confiance que je leur livre cet essai, persuadé qu'ils sauront l'apprécier,

le modifier ou l'étendre dans le cours de leur pratique.

Lavoisier est le premier qui ait expliqué d'une manière satisfaisante, ce qui se passe pendant l'oxidation des métaux. Il prit une quantité déterminée de mercure, et l'exposa à l'action de la chaleur dans un vaisseau convenable : il s'apperçut qu'après l'ébulition, le métal se recouvroit d'une poussière brune, qui devenoit rouge à mesure qu'elle augmentoit. Il parvint avec le tems à convertir ainsi tout le mercure en poudre rouge, connu sous le nom d'oxide rouge de mercure ; il pesa cette poudre, et vit que le métal, en changeant de nature, avoit augmenté de poids. Il soumit ensuite cet oxide rouge à une forte chaleur dans un vaisseau convenable, qui communiquoit sous une cloche à l'appareil pneumato-chimique : bientôt le métal reprit sa première forme ; redevint du mercure coulant, et la cloche se remplit d'air. Cet air bien examiné, se trouva du gaz oxigène, mélangé d'une très-petite par-

tie de gaz azote. La portion de gaz oxigène ayant été pesée, s'est trouvée juste le poids qu'avoit acquis le métal pendant sa calcination.

Il est évident que dans cette opération le mercure décompose le gaz oxigène, en absorbe la bâse qui augmente son poids, et qu'en restituant du calorique et de la lumière à la bâse du gaz oxigène, elle reprend son état élastique et abandonne le métal, qui reprend alors sa première forme.

Les médecins ont observé depuis que l'oxide rouge de mercure obtenu par la calcination, étoit tout semblable à celui qu'on prépare par l'acide nitrique; qu'il a la même causticité, la même acrimonie. Les Anglais ont fréquemment employé comme un puissant anti-vénérien, cet oxide rouge, connu sous le nom de précipité perse. J'ai moi-même employé plusieurs fois et le précipité perse, et le précipité rouge, à la dose d'un grain par jour, et j'ai observé que les effets en étoient

les

les mêmes. Le mercure enlève donc l'oxigène à l'acide nitrique comme il l'enlève à l'air de l'atmosphère. C'est donc à l'oxigène fixé dans le métal qu'il faut attribuer la causticité et la propriété anti-siphyllitique de ces deux médicamens.

En réfléchissant sur ces faits, et en observant les attractions de l'oxigène, je fus bientôt persuadé que toutes les préparations mercurielles doivent leurs propriétés médicamenteuses à ce principe. Qui jamais s'est avisé de croire que le mercure-métal puisse être un anti-vénérien ? Ne sais-t-on pas qu'on pourroit impunément en avaler plusieurs livres et qu'il passeroit de bout sans danger, comme sans effet? Mais aujourd'hui que l'on sait que le mercure est le plus oxidable de tous les métaux ; qu'il suffit de l'agiter dans l'air pour le combiner à l'oxigène ; que la salive seule suffit pour l'oxider, et que, d'un autre côté, on sait qu'il abandonne facilement ce principe ; si l'on fait attention à la facilité avec laquelle l'oxigène s'unit aux matières

animales, à la tendance qu'elles ont à l'enlever aux oxides et aux acides, on concevra encore plus facilement comment agissent les préparations de mercure.

Pour trouver, d'après ce principe bien reconnu aujourd'hui, un anti-vénérien puissant, un stimulant actif et propre à changer l'état du système, il suffit de prendre une substance contenant beaucoup d'oxigène, et s'en désaisissant facilement en faveur des matières animales.

Cette théorie avoit été exposée plusieurs fois par le professeur Fourcroy, dans ses leçons publiques et particulières : il avoit également imprimé que l'onguent citrin devoit sa consistance à l'oxigène enlevé à l'oxide de mercure. Plusieurs fois même il m'avoit assuré que peut-être il lui devoit toutes ses propriétés médicamenteuses. Jessayai de vérifier ce fait ; et je composai de l'onguent citrin sans mercure, qui produisoit les mêmes effets. J'ai cherché depuis à fixer la plus grande quantité pos-

sible d'oxigène dans la graisse sans la décomposer ; et après plusieurs tatonemens dont je vais rendre compte, je me suis arrêté à la pommade oxigénée, présentée à la société de médecine, et dont j'ai donné le procédé au citoyen Fourcroy, tel que je vais le décrire.

Pommade oxigénée.

Pour préparer cette pommade, toujours constante dans ses effets, il faut employer de l'axonge récente qui ne soit point salée, et de l'acide nitrique bien pur : mes proportions sont de deux parties d'acide à 32 degrés, et 16 parties d'axonge. Je fais fondre la graisse dans un vase vernissé, à une chaleur moyenne ; lorsqu'elle est fondue, j'y verse l'acide ; je soutiens la chaleur jusqu'à ce que le mélange entre en ébulition : je retire alors le vaisseau du feu, et je laisse refroidir. Ce procédé, quoique fort simple en apparence, exige de l'habitude : il m'a fallu une longue suite de tatonemens pour obtenir cette pommade,

toujours semblable dans sa forme et dans ses effets (1).

Dans cette opération, l'acide nitrique se décompose en entier ; l'oxigène se combine avec la graisse, tandis que l'azote s'échappe au dehors. Si l'on opère dans un appareil pneumato-chimique, on recueillera le gaz azote sans mélange, comme le prouve l'expérience suivante.

J'ai fait fondre deux onces d'axonge dans une fiole à médecine ; j'ai ajouté, lorsqu'elle étoit fondue, deux gros d'acide nitrique ; j'ai bouché la fiole avec un bouchon de liége, persé d'un trou traversé par un tube de verre, que j'ai engagé sous une cloche à l'appareil pneumato-chimique : j'ai chauffé graduellement ce mélange ; au bout de quelques minutes, il a passé beau-

---

(1) Cette vérité reconnue par les pharmaciens de Paris qui font cette pommade, m'a été depuis, contestée par le citoyen Van-Mons dans un article inséré dans le journal des Pharmaciens, article auquel j'ai cru devoir une réponse qu'on trouvera dans le même journal.

coup de gaz qui déplaçoit l'eau. Ce gaz a éteint les bougies ; il ne s'est point coloré à l'air ; combiné avec l'eau de chaux et la teinture de tournesol, il n'a opéré aucun changement sur ces deux réactifs. J'ai laissé refroidir la bouteille, et l'ai cassée avec précaution pour ne rien perdre : j'ai pesé exactement la graisse : son poids s'est trouvé augmenté d'un gros ; accrétion qui, comme on voit, n'est due qu'à la combinaison de l'oxigène avec l'axonge.

J'avois à peine fixé l'attention de la société de médecine sur les combinaisons d'oxigène appliquées à l'art de guérir, que bientôt l'envie, la jalousie et toutes les petites passions se liguèrent pour décrier le procédé et son auteur. Plusieurs personnes se sont efforcé de prouver que je n'avois fait que reproduire les idées d'autrui. Les uns n'ont vu dans la pommade oxigénée que l'onguent citrin sans mercure ; les autres de la graisse rance, et d'autres un médicament déja décrit dans les cahiers

de Rouelle. Sans examiner ces diverses opinions ni les motifs de ceux qui les émettent, je me contenterai d'observer que rien de tout cela n'est exact ni fondé.

C'est ainsi qu'on a lu à la société de médecine un mémoire sur la graisse oxigénée, dans l'intention sans doute d'offrir des détails ou des développemens que j'aurois laissés en arrière sur cette matière importante; et qu'on a présentée comme graisse oxigénée, cette substance dont on avoit dissocié les principes par une forte dose d'acide nitrique, et qu'on avoit ainsi convertie en acide oxalique, sébacique et carbone. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ce mémoire envoyé à la société de médecine postérieurement à celui que j'y avois lu sur le même sujet. Je dirai seulement que cet ouvrage n'a rien de commun avec celui que j'ai présenté, et que l'auteur y justifie peu l'opinion que j'avois conçue de ses connoissances chimiques.

J'ai vu plusieurs personnes, instruites des propriétés de cette pommade, me dispu-

ter le mérite de l'invention. Un apothicaire de Paris avoit, dit-on, fabriqué de l'onguent citrin sans mercure, auquel on reconnut les mêmes propriétés anti-psoriques qu'à celui dans lequel on fait entrer ce métal. Je n'ai pas vérifié si le fait est vrai : je n'en nie pas la possibilité ; mais ce procédé ne donneroit pas la pommade que j'annonce aujourd'hui, et à laquelle j'ai reconnu des propriétés dont je ne crois pas qu'il ait été fait mention dans aucun livre. Je n'ignore pas que beaucoup d'autres ont parlé de l'action de l'acide nitrique sur les corps gras, long-tems avant qu'il fût question de ma pommade ; mais je crois pouvoir avancer sans orgueil, que je suis le premier qui ai annoncé la décomposition directe de l'acide nitrique par l'axonge, sans altérer celle-ci, et qui en ai présenté d'heureuses et utiles applications à l'art de guérir. Le procédé que je donne, est le résultat des expériences que j'ai répétées seul, et dont j'ai rendu compte. Cette pommade bien exécutée, ne ressemble au reste ni

à l'onguent citrin sans mercure, ni à la graisse rancie, comme il sera facile de s'en convaincre par un analyse exacte.

Cette pommade bien préparée n'a point de saveur ; elle est insoluble à l'eau ; ne fournit par le lavage ni acide sébacique, ni acide nitrique ; sa couleur est d'un blanc jaunâtre ; sa consistance tient le milieu entre le suif et la cire vierge ; elle se fond sans éprouver d'altération ; elle facilite singulièrement l'oxidation des métaux. Les partisans du mercure trouveront dans cette pommade un moyen prompt de préparer l'onguent mercuriel : il suffit de triturer pendant quelques minutes du mercure avec la graisse oxidée, pour la convertir en onguent napolitain.

Le procédé, pour bien oxider l'axonge, est assez simple ; mais il exige une certaine habitude pour saisir l'instant où la décomposition de l'acide est achevée : à cette époque un léger coup de feu de plus en dissocie les principes, et met une grande quantité de carbonne à nud.

Si la force de l'acide qu'on emploie n'est pas connue ; si on en verse une partie excédente, il en restera dans la graisse ; elle ne se concretera pas, et son usage excitera des irritations et des érésipèles à la peau ; si la dose est foible, les proportions d'oxigène seront insuffisantes, le médicament sera moins actif.

Si l'on forçoit la dose d'oxigène, l'axonge resteroit molasse, et toujours acide malgré le lavage. J'en ai présenté à la société de médecine un échantillon, provenant de deux parties de graisse chauffée fortement avec huit parties d'acide. Elle avoit été lavée pendant un quart-d'heure sous le robinet d'une fontaine, et cependant elle retenoit toujours l'acide ; sa consistance étoit celle du beure, et sa couleur étoit blanche.

On peut, en chauffant à plusieurs reprises un mélange de graisse et d'acide, décomposer une plus forte dose de ce dernier : on obtient alors un onguent d'un jaune foncé, qui est analogue à l'onguent

de la mère mal cuit. Cet onguent d'oxigène n'a presque pas d'odeur ; il s'étend facilement sur la toile, et peut être utilement employé pour cicatriser les plaies et les ulcères par atonie.

En attendant que je puisse publier quelques expériences commencées sur les propriétés chimiques de l'axonge oxidée, et par lesquelles j'ai tâché de faire connoître les proportions de ses principes constitutifs, je crois devoir dire que ses propriétés médicinales, dépendent de la pureté de l'acide, de la quantité de l'axonge qu'on emploie, et de l'exactitude du procédé manipulatoire. J'ai fait exécuter sous mes yeux, chez le citoyen Costel, apothicaire, place des Victoires-Nationales, les deux sortes de pommades oxigénées que j'emploie dans ma pratique. Les officiers de santé les trouveront chez ce pharmacien, au prix le plus modéré, et toujours constantes dans leurs effets. J'aurai soin de présider à leur confection, et de faire expliquer les cas où l'une est préférable à l'autre ; et

afin de ne laisser aucun doute à ceux des gens de l'art qui voudroient employer ces deux pommades, chaque pot sera cacheté de l'initiale de mon nom, et de celui du citoyen Costel.

La première de ces pommades sera la plus oxidée ; sa couleur est plus jaune, sa consistance plus ferme ; elle est préférable dans les maladies de peau, les ulcères vénériens et les ulcères dartreux. La seconde est moins active ; son odeur et sa saveur sont presque nulles ; sa couleur est à peine jaunâtre ; elle doit être préférée pour les dartres à la face, les boutons, etc.

Propriétés de la Pommade oxigénée.

Cette pommade dépose facilement une portion de son oxigène sur les parties que l'on frictionne ; elle stimule la fibre musculaire dont elle relève le ton, et concrête la sérosité lymphatique qui découle des ulcères, et les amène promptement à cicatrice par l'effet de cette propriété. Il n'est pas possible d'admettre qu'elle agit comme

les repercussifs astringens, puisqu'elle procure toujours du calme aux parties affectées.

Ses propriétés anti-psoriques sont si reconnues aujourd'hui, que je n'y insiste pas ici. J'observerai seulement aux pratriciens, que les effets anti-psoriques ne sont pas les mêmes sur toutes les espèces de gales; elle agit promptement sur les gales humides, croûteuses; mais avec beaucoup plus de lenteur sur les gales sèches, et dont les boutons sont imperceptibles. On verra dans les observations suivantes, qu'elle a cependant triomphé des gales compliquées qui avoient résisté à tout autre traitement. Cette propriété anti-psorique doit être toute entière attribuée à l'oxigène qui se dégage de la graisse pendant les frictions. C'est également à l'oxigène que l'on doit attribuer la propriété anti-psorique du souffre sublimé, qui n'est jamais à zéro d'oxigène, quelque pur qu'on puisse le supposer.

Les ulcères dartreux, les dartres humides, les érésipélateuses, maladies regardées jusqu'ici comme très-rebelles, cèdent à

l'application de la pommade, quelquefois en peu de semaines. La cure des dartres est d'autant plus facile à obtenir, qu'elles sont plus croûteuses, ulcérées ou écailleuses.

Cette pommade résout les engorgemens glanduleux commençans, et qui n'ont pas acquis le caractère squirreux. J'ai vu plusieurs engorgemens lymphatiques disparoître en peu de jours, par des frictions de cette pommade; elle change, en peu de jours, l'aspect et le caractère des ulcères et chancres vénériens; elle calme la douleur des ulcères cancéreux. Je l'ai employée deux fois contre la teigne avec le plus grand succès. On pourra, par la lecture des observations que je présente ici, s'assurer plus particulièrement de l'emploi et des propriétés de cette pommade.

De l'Acide nitrique et de ses Propriétés.

L'acide nitrique est un composé de deux substances qui, lorsqu'elles sont isolées, prennent l'état élastique, aériforme ou gazeux : ce sont ces deux gaz qui cons-

tituent notre atmosphère. L'un que j'ai déja décrit, est incapable d'entretenir la vie et la lumière : c'est le gaz azote ; l'autre seul sert à la combustion, est la principale source de la lumière qui s'en dégage, et entretient la vie des animaux qui respirent : c'est pourquoi il porte le nom d'air vital ou gaz oxigène, parce qu'en se fixant dans plusieurs substances, il leur donne des qualités acides.

L'azote et l'oxigène qui ont perdu leur élasticité, et qui se sont combinés dans des circonstances favorables, par une force d'affinité qui tend à les réunir, forment donc l'acide nitrique ; mais ces deux substances (l'azote et l'oxigène) peuvent se combiner en différentes proportions ; et de ces diverses proportions dépendent les différens états de cet acide.

L'azote complètement saturé de l'oxigène, forme l'acide nitrique qui est sans couleur ; alors l'azote ne forme que la cinquième partie du poids de l'oxigène. Si la proportion de l'azote est beaucoup

plus grande, et qu'elle soit à-peu-près la même que celle de l'oxigène, c'est du gaz nitreux, qui par lui-même est dans l'état élastique, mais qui peut se dissoudre abondamment dans l'acide nitrique. C'est ce gaz qui, par sa dissolution, donne à l'acide nitrique une couleur qui passe du jaune pâle jusqu'au rouge foncé, et qui se change en verd et en bleu par le mélange de l'eau ; c'est ce gaz qui, tendant à s'échapper et à se combiner avec l'oxigène de l'atmosphère, produit les vapeurs rouges de l'acide nitreux.

C'est la combinaison accidentelle de l'azote avec l'oxigène dans les régions élevées de l'atmosphère qui donne lieu à ces vapeurs rouges, connues sous le nom d'aurores boréales.

L'azote est donc une substance combustible qui, brûlé par l'oxigène, donne pour résultat un acide. Un premier degré de combinaison de l'oxigène avec l'azote forme le gaz nitreux ; un second degré constitue l'acide nitreux, et un

troisième constitue l'acide nitrique. L'oxigène qui entre dans l'acide nitrique tient peu à l'azote; il retient une grande partie du calorique qui le tenoit à l'état de gaz : c'est pourquoi il s'en dégage avec fracas pendant la décomposition de cet acide. L'oxigène tient si peu à l'acide nitrique, qu'il l'abandonne pour s'unir aux métaux, aux matières végétales et animales, et qu'il peut servir à l'oxigénation de plusieurs substances par la voie humide.

L'acide nitrique du commerce est souvent altéré par une quantité plus ou moins grande d'acide sulphurique qui s'y trouve; ou parce qu'il a passé pendant la distilation, ou parce qu'il y a été introduit pour en augmenter la pesanteur, et par de l'acide muriatique qui provient de la mauvaise qualité du nitre qui a servi à sa fabrication. Il est bien essentiel d'avoir cet acide bien pur et débarrassé d'acide sulphurique et muriatique, tant pour la composition

composition de la pommade que pour l'usage interne.

C'est après avoir composé la pommade oxigénée à l'appareil pneumato-chimique, et m'être convaincu de la décomposition directe de l'acide par la graisse, que je m'avisai de l'employer intérieurement comme anti-vénérien. La facilité avec laquelle cet acide abandonne son oxigène, me fit augurer qu'il le décomposeroit facilement dans l'économie animale; que sa décomposition s'y feroit molécule à molécule : et j'avoue que le succès a souvent surpassé mon attente.

Les effets de cet acide étendu d'eau sont de relever progressivement et insensiblement les forces vitales, d'augmenter l'appétit, d'animer sensiblement le teint, d'accélérer le cours des urines, et de changer l'état du système. Je l'ai administré à plus de trois cents malades dans l'espace de dix-huit mois; et s'il n'a pas eu un égal succès dans tous, il n'a jamais occasionné le plus léger accident. J'ajou-

terai, pour rassurer les praticiens à qui il répugneroit de faire boire de l'eau-forte à leurs malades, que je suis d'une constitution foible, irritable, très-nerveux et tourmenté de fréquens accès de goutte vague, et que cependant, voulant juger par moi-même des effets de cet acide, j'en ai bu un gros par jour, étendu d'une pinte d'eau d'Arcueil, pendant un mois. Les premiers jours je buvois la moitié de la pinte en trois petis verres dans la matinée, et les trois autres entre mon dîner et mon souper; mais douze jours après, étant de service au Val-de-Grace, j'ai bu la pinte dans l'espace de trois heures, le matin, à jeun : ce fut alors que je pus facilement en observer les effets; car ils devinrent très-sensibles : mes urines couloient abondamment; la salade que je ne pouvois pas digérer auparavant, me passoit bien, et les sueurs copieuses qui me prenoient pendant la nuit, me quittèrent entièrement.

J'ai observé également que l'usage de

l'acide nitrique, étendu d'eau, augmentoit la transpiration insensible. Je conseille en conséquence à ceux qui en font usage, de se tenir couverts et d'éviter l'humidité aux pieds. J'ai eu occasion de traiter un vénérien au Val-de-Grace, qui, après dix-sept jours d'usage de cet acide, fut prendre un bain, et remonta à la salle, n'ayant sur le corps que sa redingotte : il lui survint, deux jours après, un rhume opiniâtre avec une toux convulsive. On ne manqua pas de soupçonner l'usage de l'acide de la production de ces accidens. Je n'en persistai pas moins à croire qu'ils étoient l'effet de la transpiration supprimée; quelques jours d'usage de la tisanne gommée et des juleps pectoraux les dissipèrent en effet complettement. Le malade sortit quinze jours après de l'hôpital, parfaitement bien portant.

Je ne saurois trop répéter que l'acide nitrique doit être bien pur pour l'administrer intérieurement; qu'il doit sur-tout être entièrement débarrassé de gaz ni-

treux, et que la direction en doit être confiée à un homme de l'art accoutumé à faire ces distinctions.

Dans les symptômes vénériens primitifs où il suffit de relever légèrement le ton du système et accélérer le cours des fluides, on peut s'en tenir à la dose d'un gros par pinte d'eau commune.

Les effets de l'acide nitrique ne sont pas toujours les mêmes dans tous les sujets ; quelquefois il augmente promptement le ton organique, et fait disparoître les symptômes les plus graves dans une espace de tems très-court, tandis que dans d'autres circonstances, son action est beaucoup moins marquée et beaucoup plus lente. Ces différences dépendent de l'état du malade, de l'idiocincrasie des humeurs et de la date de la maladie. J'ai remarqué qu'en général il agit plus promptement et plus efficacement dans les maladies vénériennes anciennes, quels que soient les symptômes qui les caractérisent. L'usage de l'acide nitrique produit dans

certains sujets une sorte de salivation plus ou moins abondante; mais cette salivation n'est jamais orageuse, et ne ressemble point à celle du mercure. Quelques lavemens émoliens, quelques émulsions et des juleps anodins, ou une once de sulfate de soude, la font disparoître en peu de jours. Que les détracteurs de l'oxigène n'aillent cependant pas en conclure que l'effet des combinaisons de ce principe n'agissent point comme les préparations mercurielles. Je tiens du docteur Swediaur que l'usage du muriate suroxigène de potasse, porté à la dose de cinquante grains par jour, a produit une salivation orageuse en tout, semblable à celle qu'occasionne le mercure, et des ulcérations aux gencives qui étoient le résultat de l'oxigène dégagé de ce sel, comme elles le sont de l'oxigène abandonné par le métal.

La pommade oxigénée produit aussi une salivation sensible, lorsqu'on en frictionne le voisinage des glandes de la tête; mais ces cas sont rares, et n'arrivent que lors-

qu'on en élève la dose, et qu'on en fait usage pendant long-tems.

Une des propriétés constantes de l'acide nitrique qui doit le rendre recommandable aux praticiens, est de développer l'action de la matière morbifique, de faire souvent éclore des symptômes qui n'existoient pas, et de déceler le virus qui pourroit être absorbé dans le systême. J'ai eu de fréquentes occasions de m'assurer de ce fait, et les élèves qui ont suivi les expériences faites dans l'hospice de l'école de médecine, en ont été témoins; en sorte que les personnes qui craindroient de n'être pas bien guéries, ou d'avoir encore quelques humeurs viciées après un ou plusieurs traitemens, peuvent s'assurer si leurs soupçons sont fondés en usant l'espace de vingt à vingt-cinq jours de cet acide bien pur et tel que je l'ai recommandé. Les officiers de santé et les particuliers qui voudroient en faire usage, pourront s'adresser au citoyen Costel, chez lequel j'aurai soin de

faire préparer cet acide, dépourvu de gaz nitreux et de tout autre acide étranger.

Lorsqu'on employe cet acide comme anti-vénérien, on peut commencer par un gros ou un gros et demi délayé dans une pinte d'eau commune. On pourra tous les trois jours élever cette dose d'un demi-gros; et suivant la gravité des symptômes, la porter jusqu'à quatre gros, et même davantage.

Lorsque le malade éprouvera de légères colliques; on en diminuera alors la dose pour la reprendre quelques jours après, et on se réglera, pour le diminuer ou l'augmenter, suivant la sensibilité du malade et l'état des symptômes.

Les colliques excitées par l'acide sont toujours passagères, et cèdent facilement à un grain d'opium donné à l'heure du coucher, ou à une once de sulfate de soude.

J'ajouterai pour rassurer ceux qui pourroient redouter l'usage de cet acide, que plusieurs malades que j'ai traités à l'hos-

pice de l'école de médecine, en ont pris jusqu'à cinq ou six gros par jour, sans éprouver le moindre symptôme fâcheux, et qu'ils sont sortis de l'hôpital en parfaite santé.

Première Observation.

Un de mes amis, âgé de 38 ans, étoit affecté d'une humeur dartreuse, qui tantôt se portoit à la face, tantôt sur les deux mains, et tantôt aux jambes; quelquefois elle ulcéroit toutes ces parties à-la-fois : cette humeur résistoit depuis trois ans aux sudorifiques, au sublimé, aux pillules de Belloste, et à l'usage de la douce-amère. Lorsque je vis le malade pour la première fois, l'humeur occupoit la main gauche, dont le dessus étoit ulcéré, et la partie moyenne des deux jambes qui étoient recouvertes de croutes et rendoient abondamment une sérosité âcre. Cette humeur n'étoit pas exempte de complication vénérienne, et devoit peut-être naissance au virus si-

phyllitique, d'après les aveux du malade. Je fis frictionner la main, avec la pommade oxigénée, trois fois par jour, sans la recouvrir de linge; le malade mettoit simplement un gand lorsque ses affaires l'obligeoient de sortir. J'appliquai sur chaque jambe un linge entièrement recouvert de pommade que j'y maintins avec une compresse et une bande légèrement serrée : les douleurs qui étoient assez vives, se calmèrent dès les premiers jours; les croutes tombèrent en grande partie, et dans l'espace de quinze jours toutes les croutes se dissipèrent, et les parties ulcérées furent cicatrisées. La main fut sèche dès le quatrième jour. Je purgeai ensuite le malade, et le mis à l'usage de l'acide nitrique étendu d'eau, à la dose d'un gros dans une pinte d'eau pendant un mois. Il fut purgé de nouveau et entièrement guéri.

Cette observation date actuellement de sept mois : le malade s'est constamment bien porté depuis, et n'a ressenti aucun

des effets de métastases qu'occasionnent souvent les topiques anti-dartreux.

Deuxième Observation.

Une couturière en linge, âgée de 27 ans, avoit un petit ulcère variqueux à la jambe droite, qui avoit résisté depuis six mois à tous les onguens qu'on lui avoit conseillés. Je recouvris cet ulcère d'un linge enduit de pommade oxigénée que je fis renouveller toutes les vingt-quatre heures. Au quatrième pansement, il fut complètement cicatrisé.

Troisième Observation.

Un de mes collègues, chirurgien de première classe, avoit une petite dartre sur l'éminence tenar de la main gauche, qui le contrarioit beaucoup. Je lui donnai un peu de pommade oxigénée pour en frictionner sa dartre deux ou trois fois le jour. Le troisième jour, elle avoit disparu.

Quatrième Observation.

Un jeune homme, âgé de 21 ans, vint me consulter : il avoit un phimosis considérable ; la tuméfaction du prépuce étoit telle, que je craignis la mortification de la partie. J'ordonnai un bain et l'immersion de la verge dans l'eau tiède. Le lendemain, j'insinuai une bandelette de linge entre le prépuce et le gland, et fis continuer le bain et le lavage à l'eau tiède. Le troisième jour, la phlogose étoit diminuée. J'invitai le malade à s'efforcer de découvrir le gland ; il y parvint, quoiqu'avec beaucoup de peine. Je fis bien laver le tout avec de l'eau tiède, et je remarquai quatre chancres vers la couronne du gland, dont deux étoient très-profonds : la surface interne du prépuce étoit aussi parsemée de chancres au nombre de douze. Je fis un pinceau avec un cure-dent et un morceau d'éponge que je trempai dans une forte dissolution de muriate suroxigéné de potasse :

je touchai tous les chancres avec cette liqueur ; le lendemain, leur aspect étoit changé, le bord blanc de la plupart d'entr'eux avoit disparu. Je continuai de les toucher ainsi une fois par jour. Dès le cinquième, il n'y avoit plus d'enflure ; sept à huit chancres avoient disparu : je cessai alors la dissolution de muriate suroxigéné, et recouvris simplement les autres d'une toile fine, enduite de pommade oxigénée ; le quinzième jour, il ne parut plus de traces des chancres, et le malade étoit entièrement guéri. Il a bu pendant tout le traitement une pinte d'eau acidulée par l'acide nitrique qu'il a continué quinze jours par-delà sa guérison, afin d'éviter l'absortion ou les suites de celle qui auroit pu avoir lieu de la part des chancres.

Cette observation date de sept mois : le malade n'a éprouvé aucune rechute, et jouit d'une parfaite santé.

Cinquième Observation.

Une jeune fille, âgée de 11 ans, avoit un panaris de la seconde espèce au doigt indicateur de la main gauche, qui avoit déja abscédé lorsqu'on me la présenta. les deux premières phalanges étoient très gonflées. On lui avoit recouvert le doigt d'un emplâtre de poix : je fis lever cet appareil, et lavai bien la main dans l'eau tiède ; ensuite je recouvris le doigt d'un linge enduit de pommade oxigénée qu'on renouvela une fois par jour : le quatrième, l'engorgement s'étoit dissipé, les douleurs avoient disparu, et l'enfant se trouva guéri.

Sixième Observation.

Un infirmier, de l'hospice de Franciade, avoit la jambe droite affectée de croutes dartreuses et purulentes, qui occupoient les trois quarts de son étendue ; je lui fis recouvrir la jambe d'une compresse sur laquelle on avoit étendu de

la pommade oxigénée : dès le troisième pansement, les croutes tombèrent, et dans l'espace de douze jours le malade fut guéri.

Septième Observation.

Le citoyen C...., imprimeur-libraire, avoir depuis sept ans une gale pustuleuse qui couvroit toute l'habitude du corps ; elle avoit résisté aux frictions mercurielles et au remède de Wanvetin, qui lui furent administrés par le citoyen Boyer. Il eut ensuite recours au citoyen Champel, qui lui fit prendre son sel mercuriel soluble, et quelques frictions d'une pommade de sa composition ; ce traitement ne fut pas plus heureux que le premier. Les boutons étoient toujours dans le même état ; et le malade, désespéré de sa situation, vint me trouver au commencement du mois de messidor de l'an V. L'inspection de la maladie et l'histoire que m'en fit le malade, me confirmérent dans l'opinion que j'eus d'a-

bord de la complication du vice vénérien avec le psorique. Je le mis à l'usage de l'acide nitrique, à la dose d'un gros étendu d'une pinte d'eau d'Arcueil. Le lendemain je prescrivis un bain tiède, et le soir une friction d'une once de pommade oxigénée ; je fis continuer ainsi pendant dix jours un bain le matin, et une friction le soir. Les démangeaisons qui étoient insupportables et troubloient le sommeil, s'appaisèrent en grande partie le troisième jour. Le onzième, le malade fut purgé ; le douzième, il reprit l'acide, le bain et la friction ; le quinzième, il se manifesta trois petits chancres sur le gland ; je les touchai avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse, et les pansai avec une toile fine recouverte de pommade oxigénée que je renouvellois chaque matin. Le vingt-unième jour le malade fut purgé de nouveau ; le vingt-cinquième les chancres avoient disparu. La gale étoit presque entièrement éteinte ; le vingt-huitième il parut deux furoncles

sur l'abdomen; le trente-unième le malade fut purgé pour la troisième fois, et sortit de chez moi entièrement guéri.

Cette gale étoit la plus tenace que j'aie rencontrée depuis; elle a cependant cédé à l'usage soutenu de la pommade oxigénée. Cette cure date de six mois et demi. Le malade jouit actuellement d'une parfaite santé.

Huitième Observation.

Le citoyen R.... vint de Lyon à Paris avec une hernie humorale, occasionnée par la suppression d'une gonorrhée qu'il avoit gagnée à Paris. Le testicule droit étoit considérablement tuméfié et douloureux. Je prescrivis un cataplasme de mie de pain et de lait, dans lequel on délayoit douze à quinze grains d'opium brut en poudre. Le lendemain matin j'ordonnai la vapeur de l'eau chaude et un lavement à l'eau, dans lequel on ajoutoit quarante gouttes de laudanum liquide. Quatre jours de ce régime rappelèrent l'écoulement, et

et dissipèrent les douleurs. Je mis ensuite le malade à l'usage de l'acide étendu d'eau ; le trente-sixième jour l'écoulement se supprima, et le malade fut entièrement guéri.

Neuvième Observation.

Une femme, âgée de 30 ans, étoit accouchée d'un enfant infecté du virus vénérien, qui mourut quelques jours après sa naissance. Je recommandai à la sage-femme, qui me la fit connoître, d'attendre que les suites de la couche fussent passées avant d'entreprendre son traitement. Je fus voir cette malheureuse, six semaines après sa couche : elle avoit le teint plombé, ne dormoit point, et pouvoit à peine marcher; les grandes et petites lèvres étoient parsemées d'une multitude de chancres. L'estomac ne faisoit aucune digestion. La malade avoit de plus des maux de tête continuels, un écoulement verdâtre très-abondant. Je la mis à l'usage de l'acide nitrique étendu d'eau, à la dose d'une pinte par jour, et lui pres-

crivis de se laver souvent avec de l'eau tiède. Le dix-huitième jour je me rendis chez elle pour examiner son état et le résultat du traitement. Les maux de tête avoient disparu, l'estomac avoit repris ses fonctions, le sommeil s'étoit rétabli; la malade n'éprouvoit plus de foiblesse, le teint étoit revenu dans l'état naturel. Il ne lui restoit plus que deux chancres : je fis continuer la boisson jusqu'au trentième jour. Je purgeai la malade le 31, époque où tous les symptômes avoient disparu. Ce traitement a eu lieu, il y a cinq mois; la malade s'est très-bien porté depuis.

Dixième Observation.

Le citoyen D...., âgé de 22 ans, avoit un chancre à la bâse du gland, du diamètre de quatre lignes. Je le mis à l'usage de la limonade nitrique, et touchai le chancre une fois par jour avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse ; je le pansois, après l'avoir touché

de la dissolution de ce sel, avec une bandelette de toile recouverte de pommade oxigénée. Dans l'espace de treize jours, le chancre fut cicatrisé. Je fis continuer la boisson l'espace de vingt-cinq jours; et depuis quatre mois et demi, le malade jouit d'une très-bonne santé.

Onzième Observation.

Le citoyen N...., domestique du général Hédouville, vint me trouver en vendémiaire de l'an VI; il avoit quatre chancres dont deux occupoient le corps de la verge, et deux autres le gland, avec une gonorrhée. Je touchai les chacres avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse, et les recouvris d'une toile enduite de pommade oxigénée; j'ordonnai la limonade nitrique, à la dose d'une pinte par jour; au bout de dix jours, les deux chancres du gland avoient disparu: ceux de la verge existant encore, et l'un d'eux étant encore très-profond et de mauvais caractère, je por-

tai sur son fond une légère couche de muriate oxigéné d'antimoine; le lendemain la couleur en fut changée, les chairs reprirent le teint rouge, et quelques jours après il fut cicatrisé. Le deuxième le fut en même tems par la pommade. Le vingtième jour je purgeai le malade, et lui fis continuer sa boisson jusqu'à la cessation de l'écoulement, qui eut lieu le trente-sixième jour.

Douzième Observation.

Le citoyen J...., grenadier du Corps législatif, vint me consulter pour un ulcère à la gorge, du diamètre d'un demi-pouce, qui l'incommodoit beaucoup pendant ses repas. Il avoit pris trente frictions mercurielles, et fait usage pendant vingt jours de la liqueur de Wansviétin, à l'hopital militaire de Franciade, sans que l'ulcère eût éprouvé de changement; ce qui l'avoit décidé à sortir de l'hôpital. Je ne fus point surpris de l'inefficacité du mercure, reconnue aujourd'hui contre

de pareils accidens. Je considérai cet ulcère comme une affection locale, et j'étois bien persuadé qu'en relevant le ton organique de la partie, je ferois bientôt disparoître l'ulcère. Je le touchai avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse ; j'en remis une petite bouteille au malade, pour qu'il répétât cette opération chaque matin : neuf jours après, son ulcère avoit entièrement disparu.

Cette cure s'est passée en messidor de l'an V. J'ai vu plusieurs fois le malade depuis ; il jouit d'une parfaite santé.

Le citoyen Boulay, chirurgien de l'hôpital militaire de Franciade, me fit voir dans sa salle un malade affecté d'un pareil ulcère, qui avoit également résisté aux frictions et au sublimé. Je priai le citoyen Debalz, élève dans le même hospice, de toucher l'ulcère avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse ; onze jours de cette application firent disparoître l'ulcère.

Treizième Observation.

Le citoyen P...., âgé de 32 ans, d'une constitution billeuse, portoit depuis trois ans et demi un ulcère à la lèvre supérieure, entretenu par le vice herpétique compliqué du vénérien. La lèvre étoit fortement tuméfiée dans toute son étendue; le côté droit étoit ulcéré de la grandeur d'un demi-pouce; l'humeur se propageoit jusqu'aux aîles du nez, et le côté gauche offroit une semblable ulcération, et un carcinome de la grosseur d'une petite noix, qui s'étoit manifesté depuis huit mois. Ce malade avoit subi trois traitemens mercuriels qui, loin de le soulager, avoient exaspéré son état. Ces divers traitemens avoient été dirigés par les citoyens Dessault, Petit et Mitié. Les citoyens Ducos et Svediaur qu'il avoit consultés, m'avouèrent que le cas étoit grave, et qu'ils n'aimeroient pas à s'en charger. Le rob de l'Affecteur avoit échoué comme le mercure. Toutes ces circons-

tances donnoient beaucoup de morosité à ce malade, et des inquiétudes qui aggravoient son état. Appelé en consultation après tant de praticiens célèbres, j'examinai le malade avec beaucoup d'attention ; je me fis rendre compte de tout ce qui avoit précédé. Après avoir mûrement réfléchi sur son état, je l'assurai qu'il guériroit, non pas promptement, mais avec du tems et de la patience. J'en rendis compte à Svediaur, qui me répéta qu'il ne croyoit pas à la possibilité de détruire cette humeur qu'il regardoit comme très-rebelle. Je n'en persistai pas moins dans mon opinion. Je mis le malade à l'usage de l'acide nitrique, à la dose d'un gros par jour dans une pinte d'eau ; je touchai les ulcères de la lèvre avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse, j'y appliquai la pommade oxigénée, et je purgeois le malade tous les huit jours. Ces moyens réunis ne dénaturoient pas l'humeur ; les ulcères rendoient considérablement, et il s'élevoit

plusieurs bourgeons à la circonférence des ulcères, et sur toute l'étendue de la lèvre. Je fis néanmoins continuer l'acide, et cessai toute application sur les ulcères. Le malade y appliquoit un onguent qu'il disoit très-bon pour faciliter la suppuration : le vingtième jour les glandes furent irritées ; il se manifesta une légère salivation qui me fit suspendre l'usage de l'acide. Je purgeai le malade ; lui prescrivis des lavemens émoliens, des émulsions et un julep anodin. Le vingtième jour il reprit la boisson acide que je fis continuer pendant vingt autres jours, en purgeant tous les huit jours. Les ulcères ne s'amélioroient pas : je prévins alors le malade que j'allois le faire souffrir un peu, mais que j'étois sûr de dénaturer l'humeur, et de cicatriser plus facilement l'ulcération du côté droit ; qu'ensuite nous tenterions le même moyen de l'autre côté. J'appliquai sur toute l'étendue de l'ulcère une couche de muriate oxigéné d'antimoine : la douleur fut vive ; le ma-

lade ne dormit pas de la nuit suivante. Le lendemain je prescrivis un julep anodin, des lavemens émoliens, et de l'orgeat pour boisson. Le troisième jour les douleurs étoient appaisées; l'ulcère offroit une couleur vive, et au bout de huit jours il fut cicatrisé. Il restoit encore une ulcération à la commissure des lèvres du côté droit, et le carcinome qui étoit très-volumineux du côté interne. J'observai au malade que je ne présumois pas pouvoir atteindre la tumeur avec le caustique; que d'ailleurs la dose qu'il en faudroit, occasionneroit trop de douleur; que j'étois bien sûr de détruire l'autre ulcère, mais que je ne pouvois pas répondre d'obtenir la fonte du carcinome par la supuration; je lui ajoutai que je croyois que le plus prompt moyen étoit de l'emporter avec le bistoury : je lui proposai à cet effet le citoyen Barbier, professeur d'anatomie au Val-de-Grace. Il consentit à l'opération, si le citoyen Barbier la jugeoit indispensable. Le len-

demain le citoyen Barbier m'accompagna chez le malade; et après l'avoir bien examiné, il fut de mon avis sur la nécessité de l'opération; mais comme le malade étoit très-affecté de chagrins domestiques, il lui conseilla de différer à huitaine. Le lendemain je revis le malade qui me dit qu'il voudroit bien pouvoir se passer de cette opération. Je lui observai que nous avions le tems d'y réfléchir, et que peut-être la nature nous serviroit de manière à nous éviter ces désagrémens. Je lui laissai la bouteille dans laquelle j'avois apporté le muriate d'antimoine, et lui conseillai de s'en appliquer lui-même sur toute l'étendue de l'ulcère voisin du carcinome : ce qu'il fit le même jour. La suppuration fut abondante quelques jours après, et le carcinome disparut dans l'espace de douze jours. Il ne restoit plus qu'un peu de gonflement à la lèvre. Je conseillai au malade de se tenir le ventre libre avec des pilules purgatives, que je composai avec le diagrède, le jalap, la

crême de tartre et le sirop de noirprun. Je le mis au régime végétal pendant tout le tems de son traitement. Lorsque j'annonçai au citoyen Barbier la fonte du carcinome, et la cicatrisation des ulcères, il me répondit qu'il le croiroit quand il l'auroit vu; il se rendit effectivement chez le malade, et m'avoua le lendemain qu'il l'avoit trouvé entièrement guéri. Il use encore des pilules purgatives dont j'ai parlé. Cette cure dont les praticiens et le malade avoient désespéré, a duré plusieurs mois, et ne se seroit pas opérée, sans le caustique qui seul a pu dénaturer cette humeur dartro-vénérienne. On trouve dans l'excellent ouvrage de Bell plusieurs exemples de cures semblables, opérées par ce moyen.

L'usage de l'acide n'a pas été le seul agent, capable d'opérer la guérison du malade; mais il a amélioré son état; ranimé un peu le teint, et maintenu l'appétit qui étoit très-variable auparavant.

Quatorzième Observation.

Le citoyen F...., militaire soldé de la caserne de Babylone, vint me trouver pour un bubon considérable qui occupoit tout le paquet supérieur des glandes de l'aine gauche : je fis recouvrir le bubon de pommade oxigénée, et mis le malade à l'usage de l'acide nitrique. Ce militaire, âgé de 28 ans, pouvoit à peine marcher; le pouls étoit fébrile et le teint plombé. Le huitième jour, le bubon étoit très-douloureux et violet dans toute son étendue. Je conseillai un cataplasme émolient; cinq jours après, le bubon s'ouvrit : je fis continuer le cataplasme jusqu'à ce que la tumeur fût bien affaissée; j'appliquai ensuite la pommade oxigénée, qui cicatrisa la plaie en huit jours. Je purgeai le malade le vingtième de son traitement, et lui conseillai de continuer l'acide jusqu'au trentième. Le teint s'est ranimé après l'ouverture de l'abscès; l'appétit et

les forces se sont accrues au point que ses camarades en étoient étonnés. Quatre mois se sont écoulés depuis sa guérison, sans qu'il ait éprouvé aucune rechute.

Quinzième Observation.

Le citoyen C...., de la même caserne, âgé de 22 ans, avoit un chancre sur le gland, de quatre lignes de diamètre, et une gonorrhée. J'appliquai sur le chancre une toile fine, recouverte de pommade oxigénée, et fis boire une pinte par jour d'eau acidulée par l'acide nitrique. Le sixième jour, le malade vint m'annoncer qu'il souffroit beaucoup pendant la nuit. Je lui donnai huit pilules d'extrait d'opium, du poids d'un grain, et lui conseillai d'en prendre une chaque soir en se couchant, jusqu'à ce que les douleurs fussent appaisées. Elles se calmèrent à la quatrième pilule. Le chancre se cicatrisa le dixième jour, et la gonorrhée fut arrêtée le vingt-huitième.

Seizième Observation.

Le citoyen B...., de Nancy, avoit deux petits poireaux sur le gland, et la gonorrhée. Je le mis à l'usage de l'acide étendu d'eau, dont il fit usage pendant un mois; les poireaux tombèrent en cinq jours, par la ligature que je fis avec une soie. Le trente-unième jour, l'écoulement étant presque supprimé, je fis prendre, le matin à jeun, quinze gouttes de la teinture de poivre de Jamaïque dans l'alkool, et coupée par poids égal d'acide sulphurique, que je donnois dans un verre d'eau commune; six jours de l'usage de cette teinture achevèrent de tarir l'écoulement.

Dix-septième Observation.

Le citoyen R.... avoit une gonorrhée depuis trois mois : je le mis à l'usage de l'acide nitrique, à la dose d'un gros dans une pinte d'eau par jour. Elle s'arrêta en vingt-huit jours.

Dix-huitième Observation.

Le citoyen Si. N.... avoit une dartre farineuse au périnée, et une gonorrhée virulente. Je fis frictionner la dartre avec la pommade oxigénée, et mis le malade à la limonade nitrique : la dartre disparut le huitième jour, et la gonorrhée ne s'est supprimée qu'au trente-quatrième.

Dix-neuvième Observation.

La citoyenne A.... avoit un écoulement verdâtre, qui me parut d'autant plus suspect qu'elle étoit fille et âgée de vingt ans. Je la mis à l'usage de la limonade nitrique. Le douzième jour le teint s'étoit animé, l'écoulement étoit devenu blanchâtre. Comme elle m'avoit laissé entrevoir qu'elle craignoit d'avouer son état, je fis semblant de croire qu'elle n'avoit que des fleurs blanches : je lui fis continuer la boisson, et en un mois elle fut complètement guérie.

Vingtième Observation.

Le citoyen L. M...., artiste recommandable par ses talens et ses malheurs, vint me consulter pour une humeur dartreuse très-rebelle, qui avoit ulcéré la face dans trois endroits; le plus grand et le plus profond de ces ulcères occupoit l'étendue de l'os de la pommète; les deux autres, chaque côté de la mâchoire inférieure : j'appliquai sur chaque ulcère une compresse recouverte de pommade oxigénée, et je recommandai au malade de la renouveler chaque matin. Lorsque j'eus pansé la face, le malade me fit voir deux autres ulcères, dont un occupoit le périnée, et l'autre le pli de l'aine. Au caractère malin de ces ulcères, et à en juger par les douleurs qu'il éprouvoit, je lui dis que je les soupçonnois vénériens. Le malade, sans nier ma supposition, m'assura que, si cela étoit, le virus datoit de loin; car, ajouta-t-il; j'ai des enfans et une femme dont vous acheteriez la santé; et tout cela étoit vrai.

vrai. Je conseillai l'acide nitrique, dont le malade buvoit un gros dans une pinte d'eau par jour. Le huitième jour les deux ulcères de la mâchoire s'étoient cicatrisés; celui de la pommète offroit encore un fond blafard, et n'annonçoit pas une amélioration sensible. Je le touchai légèrement avec le muriate oxigéné d'antimoine, qui opéra du gonflement dans la partie les deux premiers jours; mais huit jours après il fut cicatrisé. L'ulcère de l'aine étoit pareillement cicatrisé, tandis que celui du périnée ne changeoit pas sensiblement : je le fis toucher avec le même caustique qui opéra la régénération huit jours après. Le malade fut purgé deux fois dans l'espace de trente-six jours, et n'a cessé de boire l'acide qu'à cette époque, où sa guérison fut décidée.

Vingt-unième Observation.

Le citoyen S...., de Bordeaux, âgé de 30 ans, vint me trouver pour une go-

norrhée qu'il avoit depuis quatre mois, et pour laquelle il avoit pris trois bouteilles du rob de l'Affecteur. Je le mis à la limonade nitrique, à la dose d'une pinte par jour. L'écoulement fut supprimé le 20e.

Nota. La gonorrhée est de tous les symptômes vénériens le plus fréquent et celui qui entraîne le plus d'accidens à sa suite, tant par l'imprudence des malades que par le peu de notions exactes que nous avons de cet affection. Peyrilhle avoit raison d'affirmer que la gonorrhée n'est pas connue; car si elle l'étoit, sa curation seroit uniforme, tandis que chaque praticien a sa manière de la traiter, et que pas un ne peut assurer positivement quelle sera l'issue de son traitement. Presque tout le monde est d'accord pour affirmer que la gonorrhée est une affection locale; et néanmoins presque tous les praticiens ordonnent des traitemens internes. Le traitement local, qui est très-employé en Angleterre, est entièrement abandonné en France. De toutes les boissons usitées

en pareil cas, je crois pouvoir affirmer, d'après ma pratique, que la limonade nitrique est celle que j'ai vu le plus constamment et le plus promptement réussir. Cependant quelques essais tentés depuis peu me portent à croire qu'il est possible de guérir radicalement la gonorrhée, par un traitement local de peu de jours. J'ai, en faveur de ce sentiment, quatre faits qui me paroissent décisifs. Les moyens que j'emploie pour les hommes sont pris dans la classe des sédatifs. Leurs effets m'ont paru prompts et exempts de tous les inconvéniens qu'entraînent les injections âcres, astringentes, ou irritantes, qui rétropulsent constamment l'effet de la matière morbifique. J'ai eu occasion de traiter deux femmes par des applications locales, qui se sont trouvées entièrement guéries en neuf jours. Je ferai connoître, dans l'ouvrage que je me suis proposé, les doses et l'emploi de ces traitemens locaux, qui, bien dirigés, me paroissent préférables à tout autre moyen pour dé-

truire sûrement et promptement l'effet irritant de la matière morbifique. Ce traitement local de la gonorrhée des deux sexes ne se trouve dans aucun ouvrage tel que je l'ai conçu, et tel que je le ferai connoître incessamment.

Vingt-deuxième Observation.

Le citoyen Dubois, professeur d'accouchemens, m'adressa deux citoyens qui avoient la gale. L'un d'eux m'assura que la sienne avoit résisté à deux traitemens, qu'il craignoit bien la garder encore long-tems. Je lui donnai de la pommade oxigénée, en lui disant d'en employer environ une once chaque fois. Le quatrième jour les démangeaisons s'appaisèrent, mais il restoit encore des boutons. Je fis continuer la pommade : le douzième jour le malade fut complètement guéri.

Celle du second étoit plus récente, et fut éteinte en six jours.

Vingt-troisième Observation.

Un enfant de onze ans avoit une gale humide qui couvroit toute l'habitude du corps. Il avoit précédemment été traité de la teigne dans l'hospice de la Pitié ; il lui restoit encore plusieurs croutes derrière la tête et sur le col. Je recommandai à sa mère de frotter les croutes et les parties affectées de gale, avec la pommade oxigenée : le sixième jour il fut entièrement guéri de sa gale et des croutes qui se détachèrent en même tems. Cet enfant fut purgé deux fois après sa guérison, avec des bols purgatifs, pris à huit jours de distance. Il jouit actuellement d'une bonne santé. Son traitement a commencé il y a deux mois.

Vingt-quatrième Observation.

Le citoyen C.... sergent à la caserne de Babylone, avoit le gland et le prépuce presqu'entièrement recouverts de poireaux de diverses grosseurs, et la gonorrhée ; il

souffroit beaucoup en urinant, et avoit le teint très-pâle. Je lui fis prendre chaque soir un grain d'extrait d'opium, et le mis à l'usage de la limonade nitrique ; le quatrième jour les douleurs étoient dissipées : je fis cesser l'extrait d'opium et continuer l'acide. Je liai la plupart des poireaux avec des soies : ils tombèrent deux jours après. Je touchai les autres qui n'avoient pas de prise, avec le muriate oxigéné d'antimoine : je parvins à en distraire une grande partie en quinze jours, mais plusieurs d'entr'eux pulluloient de nouveau par leur racine ; j'avois beau les saupoudrer de sabine, les toucher par le caustique, ils repoussoient toujours. Je pris alors le parti de n'y plus toucher : seulement je recommandai de les tenir propres. La gonorrhée s'arrêta le vingtième jour ; mais les poireaux étant encore pour la plupart très-vifs, je fis continuer l'acide en boisson jusqu'au 35e. jour, époque où les poireaux s'effacèrent insensiblement, et que le malade me parut entièrement

guéri. Sa cure date de quatre mois. Je l'ai rencontré deux fois depuis, il m'a assuré qu'il se portoit bien.

Vingt-quatrième Observation.

Le citoyen N.... de la même caserne, âgé de 26 ans, avoit deux chancres, un bubon et une gonorrhée qui lui occasionnoit de vives douleurs. Je lui prescrivis une friction locale sur le bubon qui n'étoit pas douloureux, avec un gros de pommade oxigénée, un grain d'extrait d'opium le soir, une pinte par jour de limonade nitrique, et je pansai les deux chancres avec la pommade oxigénée. Le douzième jour les chancres avoient disparus, la glande n'étoit plus engorgée; le sixième il avoit cessé l'extrait d'opium, n'éprouvant plus de douleurs pendant la nuit. Je fis continuer l'acide jusqu'à ce que la gonorrhée fût supprimée, ce qui eut lieu le 35e. jour.

J'ai traité trente-six vénériens de la

même caserne, affectés de divers symptômes qui ont disparu par l'usage des mêmes moyens. Je croirois fatiguer le lecteur, en répétant des observations qui diffèrent si peu entr'elles.

Vingt-cinquiéme Observation.

Une citoyenne de mes amies avoit une de ses filles, âgée de neuf ans, qui avoit deux glandes engorgées de chaque côté du col, de la grosseur d'une noix. Je lui recommandai de les frictionner, soir et matin, avec la pommade oxigénée. Les deux glandes furent entièrement dissipées en 15 jours.

Vingt-sixième Observation.

Un de mes amis, âgé de 27 ans, d'un tempérament mélancolique, avoit des douleurs vagues dans les articulations, une périostôse sur la troisième des vraies côtes, et de légers picotemens dans le canal de l'uretre. Je lui conseillai l'usage de la limonade nitrique, et quelques fric-

tions sur la périostôse avec la pommade oxigénée. Dans les quinze premiers jours son teint s'anima, son appétit s'accrût et les douleurs étoient sensiblement diminuées. Je fis injecter l'uretre avec une solution d'opium, qui dissipa les picotemens en six jours. Il a continué l'acide pendant trente-six jours, époque où les douleurs avoient entièrement disparu.

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES.

Première Observation.

Le citoyen Jean-Étienne Chauveau, de la 31e. division de gendarmerie, natif de Chartres, département d'Eure et Loire, âgé de 33 ans, d'une constitution sanguine, est entré à l'hôpital militaire du Val-de-Grace, le 14 floréal an V^e^. pour plusieurs ulcères vénériens, situés à la cloison des narines, aux deux aîles du nez, et sur la région des joues. Le malade avoit passé aux remèdes, huit ans aupa-

ravant, pour les mêmes symptômes. Le traitement par les frictions mercurielles les fit disparoître pendant quelque tems; au bout de quatre ans, ils reparurent de nouveau, et le malade passa encore une fois aux remèdes : cette fois, les ulcéres furent plus rebelles, et ne purent être entièrement guéris jusqu'au jour de son entrée à l'hôpital. Le citoyen Barbier, chargé de son traitement, le mit à l'usage des bains, des boissons sudorifiques et de quelques doux purgatifs. Il continua ensuite, pendant plusieurs mois, l'usage de la liqueur de Vansviétin et du syrop de Cuisinier. Ce traitement fit disparoître les ulcères; mais au bout de quelque tems, ils reparurent encore. Le citoyen Barbier mit enfin le malade à l'usage de la limonade nitrique à la dose de deux pintes par jour; il fit en même tems panser les ulcères avec de la pommade oxigénée. Au bout de trois mois environ, le malade fut entièrement guéri.

Deuxième et troisième Observations.

J'ai employé deux fois l'acide nitrique et la pommade oxigénée dans le traitement des accidens vénériens.

La première contre une gonorrhée accompagnée d'ardeur d'urine : je mis tout de suite le malade à l'usage de l'acide nitrique à la dose d'un gros pour une pinte d'eau. Vers le quatrième jour, il lui survint un phimosis qui fit des progrès considérables en vingt-quatre heures. J'employai alors les frictions sur la verge avec la pommade oxigénée, et j'en introduisis entre le prépuce et le gland. Cet accident cessa en trois jours; le malade continua l'usage de la même boisson pendant un mois. Les ardeurs d'urine avoient cédé promptement, et l'écoulement qui avoit diminué par degré, disparurent complètement.

La deuxième dans le cas d'un bubon qui n'étoit accompagné ni de chancres ni d'é-

coulement. Lorsque je vis le malade, le bubon étoit ouvert, et on l'avoit assujéti à un régime si échauffant, qu'il avoit perdu le sommeil, les forces et l'appétit. Je changeai son régime, et lui fis prendre quelques bains tièdes; ensuite je le mis à l'usage de l'acide nitrique à la même dose, et j'appliquai sur le bubon la pommade oxigénée. Il a continué ces remèdes pendant six semaines. Le bubon s'est fondu parfaitement et par degrés; et après quinze jours seulement de leur usage, le malade paroissoit tout différent de ce qu'il étoit au moment où il vint me consulter. C'est cette dernière circonstance qui m'a surtout frappé : j'ai vu en peu de tems son teint se colorer, son appétit renaître, et ses forces se ranimer.

Paris, le 19 *frimaire an VI.*

Signé LEMOINE, *ancien médecin de la ci-devant faculté de Paris.*

Quatrième Observation sur deux Scorbutiques dans un degré très-avancé.

Il y a six mois que deux militaires, l'un nommé Stok, prisonnier de guerre autrichien, l'autre Millet, fusilier de la 7e. demi-brigade d'infanterie, se trouvèrent réunis dans une même salle à l'hôpital militaire de Paris, du service de laquelle le citoyen Desgenet se trouvoit chargé.

Le premier étoit fatigué par des fièvres intermittentes, qui, après avoir disparu, lui avoient laissé un engorgement du foie er de la rate qui furent suivis d'une dégénération humorale et scorbutique, accompagnée de douleurs des membres, et des articulations et des pétéchies larges et nombreuses sur les pieds et les jambes, et sur-tout aux environs de la malléole et des genoux.

Le second, après une péripneumonie bilieuse, étoit menacé de phtisie, et rendoit par fois des crachats sanguinolens. Il

fut attaqué des mêmes symptômes scorbutiques détaillés ci-dessus. Le citoyen Desgenet les isola des autres malades, les mit au régime végétal, leur donna pour boisson la limonade nitrique, qui fut portée à deux pintes par jour. Les symptômes scorbutiques disparurent ainsi qu'il suit : les gencives se raffermirent et se détergèrent ; les pétéchies, de noires qu'elles étoient, devinrent jaunâtres, et ensuite disparurent. Les douleurs diminuèrent d'intensité, puis cessèrent tout-à-fait. Au bout de trois mois ils furent guéris, et sont encore actuellement à l'hôpital, jouissant l'un et l'autre d'une santé dont on ne pouvoit espérer le retour. Ces faits sont notoires ; car ils ont été le sujet d'une conférence clinique très-détaillée qu'a faite à cette occasion le citoyen Desgenet.

Remarque de l'Auteur.

J'ai été témoin d'une cure semblable opérée à l'hôpital militaire de Franciade,

sur un malade confié aux soins du citoyen Voisdet, médecin de cet hospice. Ce malade avoit des douleurs considérables aux membres et aux articulations, le corps couvert de pétéchies de diverses couleurs et de diverses grandeurs; son teint étoit plombé, et il pouvoit à peine se soutenir. Le citoyen Voisdet le mit à l'usage de la limonade nitrique, à la dose d'une pinte par jour. Au bout de quarante jours, les forces étoient revenues, l'appétit s'étoit dévelopé, et les pétéchies avoient disparu.

Cinquième Observation.

Un négociant, demeurant rue de la Loi, âgé de 48 ans, d'un tempérament sanguin, bilieux, sujet depuis l'âge de 30 à 34 ans à un flux hémorrhoïdal, eut, il y a environ trois ans, une gonorrhée qu'un charlatan fit disparoître dans huit jours : quinze jours après un de ses testicules devint enflé. On dissipa cet état par

des émolliens; et le malade, se croyant guéri, vécut dans la sécurité la plus parfaite pendant environ huit mois, quoique les hémorrhoïdes auxquelles il étoit sujet fluassent beaucoup plus, et que l'ulcère s'agrandît de jour en jour. Cependant devenant maigre et foible, et sentant partout des douleurs ostéocopes, et s'appercevant d'une légère tumeur à la jambe, le malade me consulta sur son état. Je trouvai que l'ulcère causé primitivement par les hémorrhoïdes, s'étendoit depuis la tubérosité de lischion jusqu'au-dessus du coccix, de la largeur de la paume de la main, et étoit très-profond, ayant d'ailleurs tous les caractères d'un ulcère vénérien. Je trouvai de plus sur la partie externe et un peu antérieure du tibia, une périostôse de la circonférence d'une pièce de 24 sous. L'état symptomatique du malade m'ayant convaincu qu'il dépendoit d'un vice vénérien, je le mis à l'usage de la limonade nitrique, et je pansai la plaie avec la pommade oxigénée.

Au

Au bout de vingt-un jours la périostôse fut dissipée, et le trente-cinquième jour l'ulcère fut cicatrisé, excepté celui où les hémorrhoïdes fluoient, que je crus ne devoir pas supprimer. Le malade, depuis cette époque (messidor de l'an V) jouit d'une très-bonne santé.

Signé BOUTIN, *Prévôt du citoyen Désormaux.*

Sixième Observation.

Un jeune homme, âgé de 29 ans, ayant un chancre depuis huit mois, situé sur la partie latérale droite du gland, s'étendant sur tout le prépuce du même côté, après avoir employé infructueusement divers moyens pour sa guérison, s'adressa à moi : je lui fis d'abord prendre deux bains, et le mis à l'usage de la limonade nitrique pendant 25 jours, et lui fis quelques frictions avec la pommade oxigénée.

Le premier effet que le traitement opéra

sur le malade, fut une sécrétion plus abondante d'urine : l'appétit fut augmenté. Vers le huitième jour, le chancre présenta un aspect plus favorable ; ses bords, de recourbés qu'ils étoient, devinrent vermeils ; son fonds s'éleva le quatorzième jour ; il étoit diminué très-sensiblement par le commencement d'une bonne cicatrisation : j'observe qu'à cette époque la limonade produisit pendant trois ou quatre fois des selles assez abondantes. Le dix-huitième jour, le chancre étoit aux trois quarts cicatrisé ; il en survint d'autres petits sur la circonférence du gland ; ce qui semble prouver que le remède a la propriété de porter le virus vers les parties extérieures. La guérison fut complète le vingt-quatrième jour.

Signé BOUTIN.

Septième Observation,

J'ai eu occasion d'employer la pommade oxigénée, dans deux cas où elle m'a

paru remplir entièrement le but que je m'étois proposé.

Le premier sujet sur lequel je l'ai employée, etoit un jeune homme de 24 à 26 ans. Il avoit gagné cinq ulcères chancreux autour du prépuce. Pour m'assurer entièrement de l'efficacité du médicament, je n'en mis aucun autre en usage que celui-ci. Je lui fis faire deux frictions par jour, l'une le matin, et l'autre le soir, chacune d'une demi-once de pommade oxigénée; je fis de même frotter de tems en tems les ulcères avec la même pommade. Au bout de six jours, il ne resta pas la moindre trace de la maladie; et le malade se porte parfaitement bien actuellement. Cette cure date d'un mois.

L'autre personne sur laquelle j'ai employé la pommade oxigénée, est un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, attaqué d'une gale qui couvroit toute l'habitude du corps. Je lui fis faire des frictions d'une once par jour, et j'eus soin de les lui faire faire de manière à ce que les parties les

plus affectées, y fussent les plus exposées. De six en six jours, je lui fis prendre un purgatif doux, et après vingt-quatre jours d'emploi, le jeune homme fut parfaitement guéri.

Signé MARC.

Indépendament des observations qu'on vient de lire, j'ai traité trente-deux malades, à l'hôpital militaire de Franciade, par ordre des inspecteurs des hôpitaux militaires, parmi lesquels la majeure partie étoit affectée de symptômes vénériens très-graves. De ces trente-deux malades, vingt-sept ont été entièrement guéris par l'usage de la pommade oxigénée et la limonade nitrique, comme il seroit facile de s'en assurer à l'inspection qui en a reçu les détails. Parmi les cinq autres, un avoit une multitude de poiraux considérables qui avoient résisté à trois traitemens mercuriels, et qui avant la fin de son traitement, sortit de l'hôpital; un autre, deux

bubons, pour le traitement desquels il me fut donné sur les derniers tems du traitement des autres : ce malade avoit en outre des douleurs rhumatismales qui l'empêchoient de marcher, et des callosités dans le canal de l'uretre. On sent bien que les douleurs et les callosités qui exigeoient une suite de traitemens internes et locaux, retenoient encore le malade à l'hôpital. Un second avoit au prépuce une callosité dure qui lui étoit restée après un chancre et un phymosis considerable, réliquat décrit dans tous les auteurs, et que tout praticien sait être inattaquable par les agens internes, et contre lequel il ne reste que la circoncision ou l'amputation partielle de la portion du prépuce, restée calleuse. C'est pour cette callosité du prépuce qu'on retenoit le malade à l'hôpital, et qu'on se décida enfin à opérer la callosité. Il sortit quelques jours après l'opération, entièrement guérie. Un troisième avoit un ulcère dartro-vénérien qni s'étendoit sur la moitié du péricane, et dont l'humeur

s'étoit propagé sur le col, les épaules et la partie antérieure de la poitrine qu'elle avoit également ulcérée. Ce malade fut pansé avec la pommade oxigénée, qui cicatrisa complètement l'ulcère du col, des épaules et de la poitrine. Les ulcérations de la tête n'étoient pas cicatrisées et ne le sont peut-être pas encore, attendu que, dans plusieurs points de l'ulcère, le périoste et peut-être les os eux-mêmes se trouvoient affectés. Ce malade resta donc entre les mains du chirurgien en chef, non encore guéri : et cela ne doit surprendre aucun praticien. Un quatrième avoit aussi des callosités dans le canal de l'uretre, pour lesquelles il étoit retenu à l'hôpital, et y faire usage de bougies. Le cinquième enfin qui restoit encore à l'hospice, étoit un militaire qui avoit eu toute l'habitude du corps couverte de pustules de différentes largeurs, deux bubons et un chancre vénérien ; j'avois traité ce malade par l'acide et la pommade oxigénée. Lorsque les pustules furent éteintes, les bu-

bons cicatrisés, je sollicitai une convalescence pour ce malheureux, qu'une suite de symptômes et de traitemens rendoit indispensable à son entier rétablissement; il l'obtint enfin, après l'avoir attendu pendant près d'un mois, et sortit de l'hôpital, n'ayant plus aucun symptôme de sa maladie. J'omets de dire qu'un autre malade qui avoit le corps couvert de larges pustules ulcérées, et qui étoit aussi du nombre de ceux qu'on m'avoit confiés, ayant eu un redoublement de fièvre lente quelques jours après que j'eus commencé son traitement, fut renvoyé au médecin dans la salle des fiévreux, où il mourut peu de tems après d'une fièvre comateuse. Tel est le récit fidèle et scrupuleux du traitement des militaires de Franciade. C'est d'après ces derniers résultats dont je soumets l'ensemble aux patriciens instruits, que quelques-uns des officiers de santé de cet hospice vont dire que j'ai manqué mes expériences à Franciade, et que l'oxigène a échoué. C'est

sur de semblables hypothèses, sans doute, que l'un d'eux a été à l'inspection pour déprécier la pommade oxigénée, tandis que, quelques jours auparavant, il m'avoit prié de lui en composer deux livres, en m'assurant les heureux résultats qu'il en avoit obtenus. C'est par une semblable conséquence, qu'un autre officier de santé de cet hospice, après avoir beaucoup décrié la limonade nitrique, et plaisanté à mes dépens, parce que je prétendois qu'elle guérissoit la gonorrhée, finit par en boire pendant dix-sept jours, et se vit délivré de cette maladie dont il étoit atteint. C'est ainsi qu'ils ont jugé un agent dont la plupart d'entr'eux ignoroit la composition ; c'est encore ainsi qu'ils passent sous silence des ulcères chancreux du plus mauvais caractère, des phymosis compliqués d'une multitude de chancres, des bubons consécutifs, des ragades, des crêtes, etc. qu'ils ont vu disparoître par les combinaisons d'oxigène. Mais c'est trop long-tems arrêter mes lecteurs sur

des faits peu intéressans pour la plupart d'entr'eux. Que m'importe d'ailleurs l'opinion que tel ou tel voudroit donner de mes moyens et de mes intentions ! les faits sont là, et ils triompheront seuls des intrigues de l'ignorance, comme des menées de la mauvaise-foi (1).

De quelques autres Expériences faites en Angleterre, par l'acide nitreux.

Observations de l'Auteur sur ces Expériences.

La plus grande partie des observations précédentes datent, comme on a pu le voir, du mois de messidor de l'an V de la République, époque où je lus mon mémoire à la société de médecine de Paris. Telles

---

(1) J'ai appris depuis, que les officiers de santé de Franciade employent en ce moment la limonade nitrique, et plusieurs salles entières sont à ce traitement.

étoient alors mes recherches sur la pommade oxigénée, l'emploi du muriate suroxigéné de potasse à l'extérieur, et sur les effets de l'acide nitrique. Je fus peu de tems après chez le docteur Swediaur, praticien estimable dont j'allois consulter les lumières : je lui fis part de mon mémoire, et des résultats que j'avois obtenus du muriate suroxigéné de potasse, de la pommade oxigénée et de l'acide nitrique. Le docteur Swediaur m'observa alors que je n'étais pas le premier qui avoit administré l'acide nitrique, comme antivénérien ; que cette idée étoit venue à W. Scoot, chirurgien à Bombay, qui, instruit des principes de la chimie moderne, et souffrant d'une maladie de foie, essaya sur lui-même cet acide à la dose de soixante grains dans deux livres d'eau par jour : le résultat fut qu'il se trouva guéri en sept jours.

L'expérience heureuse de Scoot l'engagea à faire dans le même pays des essais avec cet acide dans le traitement des

maladies siphyllitiques, et il trouva que l'oxigène administré de cette manière se montra aussi efficace que le mercure.

Ces détails qui n'étoient alors consignés dans aucun livre, m'étoient complètement inconnus, lorsque je lus mon mémoire à la société de médecine, et lorsque j'entrepris les vénériens de Franciade. Le docteur Swediaur lui-même qui en étoit instruit, n'avoit point encore osé employer l'acide nitrique, avant d'avoir reçu des résultats d'expériences confirmatives de celles tentées par Scoot. Cependant, lorsque je l'assurai que je le donnois à la dose d'un gros par pinte à plus de quarante malades, sans qu'aucun d'eux en fût incommodé, il ne balança plus à l'essayer; et vraisemblablement il dira dans son ouvrage les effets qu'il en a obtenus. Je puis donc avancer sans orgueil, que je suis le premier en France, qui ait proposé l'acide nitrique comme anti-vénérien, ainsi que l'emploi du muriate suroxigéné de potasse, et de la pommade

oxigénée, et qui ait offert un ensemble de résultats qui confirment cette propriété.

Depuis ces expériences, j'ai vu dans les annales de chimie un extrait de l'ouvrage de M. Rollo, qui doit trouver place ici : je le transcris littéralement.

« Ce traité du diabète est suivi de » quelques expériences sur le sucre et » sur les effets de différens acides dans » les maladies vénériennes. On trouve » sur ce dernier article, dix-sept obser- » vations de M. Cruicksank, deux du » docteur Yrwin, cinq du docteur Jame- » son, et huit du docteur Witman ; en » tout trente-deux cas décrits en détail, » dont dix-neuf ont été guéris par l'acide » nitreux; quatre par l'acide muriatique » oxigéné ; trois par le jus de citron ou » acide citrique, et six par le muriate » oxigéné de potasse. Les maladies étoient » caractérisées par les symptômes les plus » graves : l'effet produit par les remèdes, » a été presque le même, et sembloit

» indiquer une augmentation d'action,
» dans tout le système. On remarquoit
» plus d'appétit, une soif extraordinaire,
» la langue blanche, les urines plus abon-
» dantes, et le sang que l'on tiroit, étoit
» généralement visqueux : cependant on
» n'apperçut rien qui annonçât la sali-
» vation.

» Ces cures se terminoient communé-
» ment en moins de tems qu'il n'en eût
» fallu, en employant le mercure, et
» sans exiger aucun régime particulier.
» L'effet en est attribué à l'oxigène qui
» se dégage de ses substances, et pro-
» duit une nouvelle affection dans le sys-
» tême. On préfère l'acide nitreux et
» muriate oxigéné de potasse : le premier
» se donne à la dose de deux ou trois
» gros par jour, délayés dans environ
» une quarte d'eau ; le second à la dose
» de six à seize grains, quatre fois par
» jour. On n'a employé à l'extérieur que
» du lait, de l'eau, et de la dissolution
» acéteuse de plomb, très-délayée, pour

» nétoyer les parties ulcérées. Lors de
» l'impression de ces observations, il n'y
» avoit encore eu aucune rechute, quoi-
» que plusieurs de ces cures eussent déja
» plus de trois mois de date.

» Il n'y a pas de doute, dit M. Rollo,
» que l'application de la nouvelle chi-
» mie à la médecine, ne procure dans
» la suite les plus grands avantages, non-
» seulement pour découvrir la nature
» des maladies, mais aussi pour en diriger
» le traitement..... Par le moyen d'un
» régime général, le système peut être
» suroxigéné; il peut être maintenu dans
» l'état d'oxigénation nécessaire. Les deux
» volumes sont remplis d'observations
» qui vérifient ces assertions, et qui sont
» appuyées de celles de M. Hope, Cleg-
» horne, Duncan, Currie, Gérard, etc.
» M. Trotter, médecin de la marine à
» Portsmouth, écrivoit, le 27 janvier
» 1797, à M. Rollo: je pense comme
» vous sur la médecine pneumatique; et
» l'heureuse application que vous avez

» faite de cette doctrine, donnera une
» grande force aux vérités qu'elle em-
» brasse.

» Voici un autre exemple de l'appli-
» cation que M. Rollo fait de la nouvelle
» chimie à la médecine.

» Après avoir rappelé ce que MM.
» Trotter et Towsend ont écrit sur les
» effets avantageux, obtenus par la res-
» piration de différens gaz, il s'exprime
» ainsi : La fonctions des poumons, dans
» la suroxigénation et la désoxigéna-
» tion du systême, a fixé ma principale
» attention ; et, à l'exception de M.
» Trotter dans le traitement du scorbut,
» la fonction de l'estomac a été pres-
» qu'entièrement négligée sous ce point
» de vue. J'ose soutenir que cette condi-
» tion peut être remplie complètement
» et entretenue constamment par l'esto-
» mac ; ce qui n'empêche pas de recon-
» noître que la nature de l'air respirable,
» le degré et la fréquence de l'action
» des poumons, doivent faire partie du

» plan de conduite, pour obtenir l'en-
» tier effet par l'estomac. Le fait rap-
» porté par M. Spalding, confirme puis-
» samment mon opinion : il a observé
» que quand il avoit pris une nourriture
» animale, ou des liqueurs fermentées,
» il consumoit beaucoup plus vîte l'air
» sous la cloche du plongeur, que quand
» il s'étoit nourri de végétaux, et qu'il
» n'avoit bu que de l'eau. Plusieurs es-
» sais l'en avoient tellement convaincu
» qu'il suivoit constamment le dernier
» régime, lorsqu'il devoit plonger. On
» peut donc supposer que la diète animale
» forme un chyle et un sang tels, qu'ils
» exigent plus d'oxigène, pour mainte-
» nir le systême dans le degré convenable
» d'oxigénation. L'effet contraire a lieu
» par la diète végétale... Le scorbut et le
» diabète prouvent que, par l'estomac et
» un régime général, on peut guérir deux
» maladies dépendantes d'un état con-
» traire du systême : l'une, parce qu'il
» enlève et ne fournit pas l'oxigène ;

l'autre

» l'autre, parce qu'il en donne et n'en
» prend point.... Les suroxigénans et dé-
» soxigénans peuvent être divisés en deux
» classes : 1°. ceux qui donnent ou en-
» lèvent immédiatement l'oxigène ; 2°.
» ceux qui rendent seulement le sys-
» tême plus disposé à le recevoir ou à
» le perdre. Les *suroxigénans* de la pre-
» mière classe sont l'exercice et la diète
» végétale, l'acide citrique, l'acide ni-
» treux, le muriate suroxigéné de po-
» tasse, les oxides de mercure et de quel-
» ques autres métaux ; les *désoxigénans*
» sont le repos et la diète animale, le sul-
» fure ammoniacal, le sulfure de potasse.
» Dans la seconde classe, les suroxigé-
» nans sont le mercure et ses différentes
» préparations, le fer et ses oxides, le
» muriate de baryte ; les désoxigénans
» sont le camphre, l'éther, l'alkool,
» les narcotiques. Le muriate de baryte
» ne fournit probablement point d'oxi-
» gène ; mais il excite l'appétit, il aug-
» mente le flux des urines, il dispose à

» l'oxigénation, et ses effets paroissent
» correspondre à ceux des remèdes qui
» le produisent.

» Il y a, dit-il, en général deux sys-
» têmes de pathologie : celui qu'on nomme
» humoral, et celui de l'irritabilité de
» la fibre. Bœrrhaave fut le grand dé-
» fenseur du premier; Hoffman, Cullen,
» Brown et Darwin soutiennent le dernier.
» Cullen se servit néanmoins de la patho-
» logie humorale pour expliquer le scor-
» but ; il reconnoît que les fluides du
» corps humain éprouvent des altéra-
» tions dont les maladies peuvent venir
» originairement. Que penseroit-il main-
» tenant du diabète sucré, de l'action de
» l'acide nitreux sur le système, des effets
» de la diète animale et du sulfure am-
» moniacal? Comment pourroit-il conce-
» voir la manière dont la contagion affecte
» le corps humain, et la reproduction
» d'un poison de même nature?... Les
» applications de la nouvelle chimie fe-
» ront revivre la pathologie humorale

» combinée, à un certain point, avec » celle de la fibre irritable, etc ».

L'extrait de M. Rollo dont j'ai transcrit les passages qui ont trait au sujet que je traite, est d'un chimiste éclairé ; mais le médecin qui voudroit à la rigueur faire usage de toutes les applications chimiques qu'il contient, commettroit des erreurs de pratique, et obtiendroit, par observation exacte, des résultats souvent très-différens de ceux qu'il auroit espérés : par exemple, les oxigénans et les suroxigénans produiront des effets contraires dans les mêmes individus, lorsqu'on en accumulera les doses, ou qu'on en fera usage plus long-tems. Ceci mérite une explication que je crois très-importante pour les gens de l'art, et très-essentielle aux applications des combinaisons d'oxigène, quelles que soient celles qu'ils veuillent choisir de préférence. Des expériences de chimie exactes m'ont convaincu qu'une certaine proportion d'oxigène combiné aux matières animales,

les concrète, les épaissit; qu'une seconde proportion ajoutée à la première diminue leur consistance, et qu'une troisième les rend tout-à-fait coulantes. Quelque chose de semblable a lieu dans l'économie animale, lorsqu'on observe attentivement l'effet des diverses combinaisons d'oxigène. C'est par cette raison que la pommade oxigénée dessèche et cicatrise les ulcères, tandis qu'elle résout les engorgemens glanduleux; c'est encore ainsi que de petites doses de muriate oxigéné de mercure, donnent en quelques décades de l'embonpoint, arrêtent la circulation de la graisse et l'épaississent, tandis que, si l'on en continue long-tems l'usage, la graisse reprend toute sa fluidité primitive, et la maigreur et même le marasme en sont les suites nécessaires. Les mêmes effets auront lieu à l'égard de toutes les combinaisons d'oxigène, d'une manière plus ou moins prompte, en égard à l'état dans lequel se trouvera ce principe, et aux doses qu'on en aura

employées. A l'égard des désoxigénans tels que le camphre, l'éther, les narcotiques, je suis porté à croire qu'ils enchaînent plutôt l'action organique du systême, dont l'effet plus ou moins irritant des combinaisons d'oxigène, auroit trop augmenté le ton, qu'ils ne sont propres à lui enlever l'oxigène (1).

Expériences faites en Angleterre par Cruiksank, traduites par Swediaur.

Expériences par l'acide nitreux.

1er. Le malade avoit un ulcère siphyllitique ou chancre au gland, près du

(1) C'est par les raisons que je viens de déduire, qu'on sera en droit de conclure que l'ouvrage du citoyen Baumé, d'ailleurs très-bien écrit, est prématuré, et feroit commettre des fautes graves aux jeunes praticiens qui voudroient suivre à la lettre la classification chimique des maladies admises par ce professeur, qui n'a pas assez tenu compte de la force vitale qui apporte de continuels changemens aux divers états du systême.

frein, depuis trois ou quatre jours : on lui donna une dragme d'acide nitreux dans 20 onces d'eau, par jour, qu'on a portée quelques jours après jusqu'à une dragme et demie par jour. Il fut reçu dans l'hôpital le 12 mars 1797, et guéri le 19 du même mois.

2e. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques sur le gland et le prépuce; ils étoient accompagnés d'un phymosis qui s'étoit déclaré depuis huit jours. Il prit une dragme du même acide, avec une livre d'eau par jour. Trois jours après, ne voyant aucun effet sensible, on porta la dose à une dragme et demie. Il fut reçu le 12 mars, et guéri le 20 du même mois.

3e. Le malade avoit un grand ulcère au prépuce depuis huit jours, avec un léger écoulement de l'uretre ; il prit une dragme d'acide avec une livre d'eau par jour, qu'on porta à une dragme et demie, ensuite à trois dragmes par jour ; mais cette dernière dose produisant un mal-aise et de la fièvre, on a diminué la dose à deux dragmes et demie. Il fut reçu

le 18 mars, et guéri le 22 avril : la guérison avoit été retardée par d'autres accidens.

4e. Le malade avoit un grand ulcère au prépuce : il prit une dragme d'acide avec deux livres d'eau par jour. Cette quantité produisant des coliques, on lui donna un grain d'opium pendant 2 jours, le soir ; après on a augmenté la dose par degrés jusqu'à trois dragmes par jour, sans aucun inconvénient. Reçu le 15 mars, et guéri le 18 avril.

Expériences avec l'acide muriatique oxigéné.

1er. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques au prépuce depuis huit ou neuf jours : on lui donna cinq gouttes d'acide muriatique oxigéné avec une once d'eau, trois fois par jour ; on augmenta par degrés cette dose jusqu'à quinze gouttes étendues d'eau, et données quatre fois par jour. Reçu le 12 mars, guéri le 20 du même mois.

2e. Le malade avoit un ulcère siphyllitique profond sur le gland et le prépuce

depuis huit jours. Il prit six gouttes du même acide trois fois par jour. Ne voyant aucun changement dans l'ulcère, on a porté la dose, par degrés, jusqu'à 15, 20, et après, à 40 gouttes, quatre fois par jour. Reçu le 12 mars, guéri le 1er. avril.

3e. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques sur le gland et sur le prépuce avec un bubon : il prit huit gouttes du même acide, quatre fois par jour, porté peu-à-peu à 30 gouttes, quatre fois par jour ; mais cette dose produisant des symptômes d'inflammation générale, on a fait une saignée. Quelques jours après, l'ulcère paroissant stationner, on augmenta la dose de l'acide peu-à-peu depuis 30 jusqu'à 50 gouttes, quatre fois par jour. Reçu le 18 mars, guéri le 22 avril.

Le bubon a crevé le 22 mars, et a été guéri 15 jours avant l'ulcére.

4e. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques au gland et au prépuce, avec phymosis et gonflement des glandes inguinales : il a pris huit gouttes du même

acide dans une once d'eau, trois fois par jour. On a augmenté peu-à-peu cette dose jusqu'à 50 gouttes quatre fois par jour. Les symptômes inflammatoires paroissant après cette dose, furent bientôt soulagés par une saignée; quatre jours après, on lui donna 45 gouttes quatre fois par jour; on augmenta la dose, trois jours après, jusqu'à une dragme, quatre fois par jour. Reçu le 18 mars, guéri le 4 mai (1).

---

(1) J'ai employé une seule fois l'acide muriatique oxigénée, en présence des commissaires de l'École de Médecine; et quoique j'en aie élevé la dose à plus d'une demi-once par jour dans une chopine d'eau, son action m'a paru très-lente, et il n'a opéré que foiblement sur la maladie Il est vrai que le malade étoit affecté de symptômes assez graves; il avoit trois ou quatre chancres profonds et un bubon très-volumineux; il prit l'acide pendant près de deux mois, qui améliora les chancres; mais comme le malade n'éprouvoit ni coliques, ni soif, ni effets sensibles de l'acide, et que le bubon paroissoit stationnaire, je l'abandonnai, et lui fis prendre l'acide nitrique, qui opéra en peu de jours une diminution considérable dans le volume de la tumeur. Le malade se plaignant

Nota. C'étoit un cas très-opiniâtre : le malade avoit un gonflement douloureux dans les vaisseaux lymphatiques, sur le dos de la verge; mais cette tumeur, ainsi que celle de la glande inguinale, disparurent peu-à-peu.

Expériences avec le jus de limon, ou l'acide citrique.

1re. Le malade avoit un ulcère siphyllitique au gland : on lui donna une once de jus de citron avec trois onces d'eau, trois et après quatre fois par jour. Reçu le 12 mars, guéri le 20 du même mois.

2e. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques au prépuce et au gland,

---

ensuite de l'action de l'acide, attendu qu'il avoit eu un ulcère à la gorge, qui étoit presque cicatrisé, je lui fis prendre le muriate suroxigéné de potasse à la dose d'un gros en quatre prises, qui affaissa la tumeur dès la troisième prise.

depuis huit à dix jours : il a pris une once du même jus dans deux onces d'eau, trois fois par jour, qu'on augmenta peu-à-peu à quatre, et après jusqu'à huit onces par jour. Reçu le 12 mars, guéri le 22 avril.

Nota. Cinq jours après qu'il fût reçu, il parut un bubon, auquel on appliqua fréquemment des fomentations froides avec une solution d'acétite de plomb; et après on en tira, pendant quelques jours, des étincelles électriques une fois par jour. Cette tumeur disparut trois jours après la cicatrisation de l'ulcère.

3e. Le malade avoit un grand ulcère au gland, avec un gonflement considérable des glandes inguinales : il a pris une once de jus, quatre à cinq fois par jour, en appliquant sur la glande gonflée fréquemment la même fomentation que dans le cas précédent. L'ulcère fut guéri en huit jours de tems; le bubon avançant vers la supuration, fut couvert d'un cataplasme émollient deux fois par jour,

pendant quatre jours, quand il creva. Quelques jours après, il se montra alentour de l'abscès une inflammation érésipélateuse avec douleur de la tumeur ; on y appliqua de la charpie, et là-dessus un cataplasme froid avec une demi-dragme d'acétite de plomb deux fois par jour, continuant toujours à l'intérieur l'acide qu'on augmenta jusqu'à six onces par jour. Reçu le 18 mars : l'ulcère siphyllitique fut guéri le 26 mars ; l'ulcère du bubon fut guéri le 24 avril.

Expériences avec le muriate suroxigéné de potasse.

1er. Le malade avoit plusieurs ulcères au gland et au prépuce avec un gonflement considérable aux glandes inguinales, depuis dix jours : on lui donna trois grains de muriate suroxigéné de potasse, quatre fois par jour pendant trois jours ; quand, n'appercevant aucun effet sensible du remède, on augmenta la dose

à quatre et après à cinq grains, quatre fois par jour, en tirant en même tems, une fois par jour, des étincelles électriques du gonflement inguinal. Les ulcères furent guéris en treize jours ; mais le bubon augmentant, on discontinua l'électricité, et on appliqua fréquemment la fomentation froide avec l'acétite de plomb en augmentant en même tems la dose du muriate à sept et après à huit grains quatre fois par jour. Le bubon creva ; et sans décharger beaucoup de pus, fut parfaitement consolidé, et guéri 12 jours après.

Reçu le 27 avril ; les ulcères guéris le 9 mai ; le bubon complètement guéri le 29 du même mois.

2e. Le malade avoit plusieurs ulcères siphyllitiques sur le gland avec un phymosis : il a pris trois grains de sel quatre fois par jour, qu'on augmenta, après quatre jours, à sept grains, quatre fois par jour. Reçu le 8 mai, guéri le 16 du même mois.

Nota. Dix jours après avoir pris le sel, il se plaignoit de la soif, et la langue devenoit très-blanche au milieu, mais sans aucune augmentation d'appétit ou des urines; son pouls resta tout le tems à-peu-près dans son état naturel.

3e. Le malade avoit plusieurs ulcères sur le gland et le prépuce : ce dernier se trouva considérablement épaissi. Il étoit malade depuis trois semaines avant d'être reçu; il commença par trois grains de sel quatre fois par jour, qu'on augmenta neuf jours après, peu-à-peu, depuis cinq jusqu'à huit, et à la fin à neuf grains, quatre fois par jour, sans aucun symptôme remarquable, excepté un peu de soif et une légère blancheur à la langue. Reçu le 8 mai, guéri le 29.

4e. Le malade avoit un ulcère siphylitique depuis huit jours : il a pris au commencement six grains du même sel quatre fois par jour. Reçu le 25 mai, guéri le 2 juin.

5e. Le malade avoit plusieurs ulcères sur le prépuce, qui ont commencé huit

jours avant, et ont augmenté avec rapidité, non-seulement en nombre, mais aussi en largeur. Il a pris quatre grains de sel, qu'on augmenta peu-à-peu à 8, et après 9, 12, jusqu'à 14 grains quatre fois par jour.

Reçu le 8 mai, guéri le 18 juin.

6°. Le malade avoit un large ulcère siphyllitique au prépuce depuis plusieurs semaines, avec un gonflement considérable de plusieurs glandes inguinales. On commença par lui donner six, et deux jours après, huit grains de sel sept fois par jour, en appliquant en même tems fréquemment les fomentations froides avec l'acétite de plomb sur les glandes affectées. En six jours, les ulcères montrèrent une apparence évidente de guérison; mais une glande inguinale ayant formé un abscès, on continuoit à donner au malade, dix et après douze grains de sel quatre fois par jour. Deux jours après avoir pris cette dose, il se plaignoit pour la première fois, des douleurs du ventre avec

diarrhée : on lui ordonna un grain d'opium le soir, et on continua la même dose de sel. En deux jours les symptômes disparurent; l'ulcère étoit presque guéri; le gonflement inguinal avança vers la suppuration. En deux jours de plus l'ulcère fut guéri; mais la glande creva, rendit très-peu de pus, et se trouva parfaitement guéri, sans qu'il restât la moindre dureté, neuf jours après. Reçu le 11 juin; l'ulcère guéri le 22; le bubon guéri le 30 du même mois (1). *Voyez pour les détails de ces traitemens l'ouvrage de Rollo dont j'ai publié la traduction.*

Les résultats obtenus par Cruikshank, tels que je viens de les transcrire sur la

(1) J'ai employé le muriate de potasse suroxigéné, sur trois malades affectés de symptômes graves. J'ai porté ce sel jusqu'à la dose de 84 grains par jour; les premières prises occasionnèrent de légères coliques, la soif et la blancheur de la langue, et huit jours s'étoient à peine écoulés que les malades n'éprouvoient plus aucun effets sensibles, si ce n'est l'accélération du pouls qui battoit 100 fois dans une minute.

traduction

traduction de Swediaur, diffèrent un peu de ceux que j'ai observés en France, comme il est facile d'en juger par les faits que j'ai rapportés précédemment. Je ne prétends cependant point infirmer ces observations : j'ai plus d'une fois été témoin de la disparution des ulcères vénériens primitifs, en quelques jours, par les seules forces de la nature et la propreté. Mais les praticiens savent que la plupart de ces ulcères ne sont pas d'une grande tenacité ; que plusieurs même ne sont pas une preuve d'infection vénérienne.

J'ajouterai aussi qu'il est quelquefois prudent d'être en garde contre les observations de certains praticiens de la Grande-Bretagne, dont l'enthousiasme les fait souvent exagérer. Lorsque je lus pour la première fois les observations de Crawford sur les effets du muriate de baryte, je crus que les ulcères scrophuleux, les engorgemens et les désordres que ce terrible virus produit, rentreroient désormais dans la classe des maladies ordinaires, et que

ces divers symptômes ne seroient plus l'opprobre de la médecine. Je me décidai sur le rapport de Crawford des étonnantes cures qu'il disoit avoir opérées, à donner ces sel à deux où trois malades, évidemment atteints d'ulcères et d'engorgement scrophuleux. Non-seulement je n'apperçus point d'amélioration dans leur état, mais l'un d'eux éprouva des coliques et des soulèvemens d'estomac, qui me forcèrent à l'abandonner. Plusieurs essais répétés à l'hôpital militaire du Val-de-Grace ont offert les mêmes résultats. Cette différence tiendroit-elle du climat, ou du mode d'administration ? Je laisse cette question à résoudre aux praticiens qui seront tentés de répéter les expériences de Crawford ; mais pour mon compte, je préfèrerai toujours le muriate de chaux, prescrit par Fourcroy, qui n'entraîne aucun inconvénient, et dont j'ai souvent observé de bons effets, quoique beaucoup plus lents que ceux attribués par Crawford au muriate de baryte, qui, suivant

mes lumières, doit être effacé de notre matière médicale.

Je joins ici aux passages extraits de l'ouvrage de Rollo, dont j'ai donné la traduction, quelques expériences postérieures à celles de Cruicksank ; on verra par le préambule qui les précède, qu'il m'a été difficile d'être plus anthousiaste que les Anglais, à l'égard des propriétés de l'acide nitreux. Cet extrait est tiré de la bibliothèque britannique.

L'une des maladies les plus déplorables qui afflige le genre humain, n'avoit paru jusqu'à présent susceptible d'une guérison assurée, que par un seul remède, et ce remède étoit un poison qui avoit les effets les plus pernicieux sur un grand nombre de malades. On nous annonce depuis quelque tems une découverte qui tend à le bannir complètement de la pratique, et à le remplacer par une substance beaucoup plus amie de l'homme, dépourvue de tous les inconvéniens et de tous les dangers qui accompagnoient

l'usage de l'ancien spécifique, d'une acquisition facile, à la portée des hôpitaux et des pauvres gens, plus agréable au goût, propre à ranimer l'appétit et les forces, et n'exigeant aucun assujétissement extraordinaire dans son administration; en un mot, on propose de substituer l'acide nitreux au mercure, non-seulement dans le traitement des maladies du foie, mais encore dans celui des maladies vénériennes; et cette proposition faite, il y a plus de deux ans, à deux mille lieues de la grande Bretagne, dans une brochure publiée à Bombay, fait une telle sensation dans les trois royaumes, qu'avant la fin de l'année 1797, on publie de tous côtés le résultats d'expériences nombreuses faites dans les hôpitaux militaires pour en apprécier le mérite. Cela seul suffit pour prouver la haute importance de l'objet. En effet, tous les praticiens appelés à employer fréquemment le mercure, savent qu'il fait quelquefois beaucoup de mal, même aux personnes les plus

saines et les plus robustes, et qu'il nuit sur-tout à celles d'un tempérament délicat et disposé aux scrophules ou à la phtisie, maladies qu'il manque rarement de développer. On sait que tous les artistes qui manient ce dangereux métal, et particulièrement ceux, qui, comme les doreuses, sont appelés à en humer fréquemment la vapeur, sont presque tous atteints à la longue de tremblemens, de foiblesse dans les membres, de douleurs vagues qui devancent la vieillesse, et en amènent toutes les infirmités, long-tems avant l'époque fixée par la nature. Cette pernicieuse influence des vapeurs mercurielles sur les nerfs; toutes les préparations de ce métal l'exercent jusqu'à un certain point. Aussi voit-on tous les jours des malheureux qui, indépendamment des longues et pénibles salivations, ou autres accidens qu'ils ont eu à subir pendant le cours d'un traitement mercuriel, en éprouvent de déplorables suites, même après leur guérison, et sentent leurs fa-

cultés tellement altérées qu'ils en contractent une profonde mélancolie, se persuadent qu'ils n'ont pas été bien guéris, harcèlent tous les médecins et chirurgiens qui se trouvent à leur portée, et se livrent enfin à tous les charlatans qu'ils rencontrent. Il est vrai qu'entre les mains d'un praticien éclairé et prudent, on a peu à redouter ces funestes suites du mercure; qu'on peut l'administrer avec sécurité et beaucoup de succès dans plusieurs maladies qui n'exigent pas qu'on en fasse un long usage, et que même dans celles dont il paroît l'unique spécifique, on peut encore pour l'ordinaire, moyennant de sages précautions, l'employer aussi long-tems de suite sans aucun inconvénient majeur; mais il n'en est pas moins vrai aussi qu'il y a des malades qui ne peuvent le supporter sous aucune forme; qu'entre les mains des ignorans et des empiriques, c'est un moyen de guérison précaire et redoutable, et que ce seroit une acquisition bien pré-

cieuse que celle d'un remède qui pût le remplacer sans danger.

Aussi dès que M. Scoot eut annoncé que l'acide nitreux pouvoit être employé dans ce but, on s'empressa de l'essayer. M. Cruicksank, collaborateur du docteur Rollo, publia dans l'ouvrage de celui-ci, dont j'ai donné la traduction, relativement à cette maladie, le résultat des expériences faites à ce sujet dans l'hôpital militaire de Wolwich. Le docteur Bedoes publia peu de tems après une longue suite de rapports des chirurgiens de l'hôpital royal de Plimouth et de plusieurs autres praticiens de la grande Bretagne, sur le même remède. On peut voir dans l'ouvrage même du docteur Rollo, dont la traduction se trouve chez Moutardier, les journaux détaillés de ces traitemens.

Aux observations consignées dans cet ouvrage, le docteur Bedoes ajoute les faits suivans.

Si l'acide nitreux a eu beaucoup de succès dans l'hôpital militaire de Wolwich,

il n'a pas moins bien réussi dans l'hôpital royal de Plimouth. Une lettre de M. Hammick le cadet, chirurgien de cet hôpital, en date du 22 juillet 1797, nous apprend qu'on l'a donné sous l'inspection du docteur Geach à plus de 50 malades, qui presque tous se sont fort bien guéris par ce moyen, quoiqu'ils eussent été choisis parmi ceux dont la maladie paroissoit la plus grave. M. H.... donne l'histoire de douze de ces malades tous affectés de chancres et de bubons; aucun d'eux n'avoit pris de mercure ni aucun autre remède, l'acide nitreux seul les a guéris dans l'espace de 30 jours, l'un dans l'autre, à compter depuis le commencement du traitement, jusqu'à leur guérison complète; mais il faut observer que ce remède a eu un effet en mieux, dès les premiers jours de la cure. Une circonstance qui paroît de quelque importance, c'est que l'acide nitreux, employé dans cet hôpital, a toujours été adouci avec une très-grande quantité de su-

cre, et souvent combiné avec la décoction des bois sudorifiques. La formule ordinaire étoit de deux gros d'acide nitreux, demi-livre de sirop simple, et deux livres d'eau ou de décoction des bois à prendre tous les jours.

M. H. Thomas Homewood, donne l'histoire d'un malade, âgé de 26 ans, admis à l'hôpital le 29 mars; il avoit depuis un mois plusieurs chancres et deux bubons très-enflammés, accompagnés de gonorrhée et de dysurie; il avoit déja pris bien des remèdes sans succès. On le traita pendant les quinze premiers jours avec le mercure; on ouvrit ses bubons avec la pierre infernale. Le 10 avril il étoit très-foible, avoit beaucoup de sueurs, de diarrhée, de toux et de crachement de sang. On abandonna le mercure, et on eut recours à l'acide nitreux; on le donna à la dose de deux gros par jour avec du sucre et de l'eau. Le 10 mai, il étoit beaucoup mieux; mais, comme il avoit des maux de cœur et quelquefois

des vomissemens, on diminua de moitié la dose de l'acide. Le 30 mai, il étoit complètement guéri, et il sortit de l'hôpital le 6 juin.

Le troisième malade, W. Franklin, âgé de 36 ans, admis à l'hôpital le 28 mai, avoit depuis deux mois des bubons en suppurations et des chancres très-profonds et très-étendus; il avoit pris beaucoup de mercure et d'autres remèdes sans succès, et il étoit si foible qu'il ne pouvoit pas se lever. On lui donna l'acide nitreux, avec la décoction des bois. Le 22 juin il étoit complètement guéri.

Le huitième malade, W. Smith, âgé de 22 ans, admis le 25 mai, fait le sujet d'une observation très-remarquable, puisque ce jeune homme étoit malade depuis quatre ans, et affecté de symptômes secondaires très-graves. Il avoit depuis quatre mois de grandes et douloureuses tumeurs du perioste sur le tibia, et éprouvoit d'atroces douleurs dans tout le corps pendant la nuit. On lui donna l'acide ni-

treux à la dose d'un gros et demi par jour avec du sucre et de l'eau. Dès le 5 juin, il étoit beaucoup mieux, et le 14 juillet il étoit complètement guéri.

Le neuvième malade, Thomas Edmed, âgé de 24 ans, admis à l'hôpital le 9 février, étoit malade depuis trois semaines, et avoit déja pris du mercure sans succès. Il avoit des chancres profonds accompagnés de phymosis et gonorrhée. On lui fit des frictions mercurielles et des fumigation avec le cinnabre. Le 12 mars, après 23 frictions, il avoit une grande salivation, beaucoup de foiblesse, de la diarrhée, de la toux, et les symptômes siphyllitiques étoient fort aggravés. On lui donna alors une bonne nourriture, du vin, du kina, de l'eau de chaux, de l'opium et de la décoction des bois. Le 12 avril, ses forces étant un peu réparées, et la salivation ayant cessé, on recommença le traitement mercuriel. Le 14 mai, son état ayant de nouveau fort empiré, la diarrhée, les sueurs et la toux ayant re-

paru avec beaucoup de douleurs et de foiblesse, on commença l'acide nitreux à la dose d'un gros et demi par jour, avec du sucre et de l'eau ; le 26, il étoit déja beaucoup mieux à tous égards; le 5 juin il put marcher sans aide; le 16 il n'y avoit plus aucunes apparences de phymosis; le 10 juillet, la guérison fut complète.

Le dixième malade, Murty Lawler, âgé de 30 ans, admis le 1er juin, étoit malade depuis trois semaines, avec un grand nombre de chancres, très-profonds et d'un mauvais aspect, que les remèdes qu'il avoit pris n'avoient fait qu'agraver. Depuis trois jours la gangrène s'étoit déclarée sur toutes les parties environnantes; on lui fit sur-le-champ des fomentations avec une forte décoction de chamomille et de têtes de pavots blancs; on lui appliqua ensuite des cataplasmes avec la levure de bierre; on lui donna tous les soirs deux grains d'opium, et dans le jour deux gros d'acide nitreux avec du

sucre et de l'eau. Le 4 les progrès de la gangrène parurent arrêtés. Le 5 il y eut un commencement de séparation, et pendant la nuit une hémorragie assez forte. Le 7, l'escharre tomba. Le 13, on suspendit les cataplasmes et on pansa la plaie avec un onguent simple fait avec de la graisse molle et de la cire. Le 10 juillet, on le renvoya parfaitement guéri.

Le douzième malade, Samuel Pope, âgé de 20 ans, admis le 4 juin, étoit depuis 10 jours, à-peu-près, dans le même état que le précédent; on lui fit le même traitement, si ce n'est qu'on délaya l'acide dans la décoction des bois, au lieu d'eau. Le 9, l'escharre tomba, et la plaie fut si profonde, qu'on craignit que l'urine ne se fît jour au travers de l'ulcère; on le pansa avec l'onguent simple. Il étoit complètement guéri le 17 juillet, et on le renvoya. Celui-ci n'avoit jamais pris de mercure, ni kina.

Toutes ces cures sont attestées par le docteur Geach, (sous l'inspection du-

quel elles avoient été faites), dans une lettre en date du 26 juillet. Il ajoute, que quand on entreprit d'essayer l'acide nitreux dans les maladies vénériennes de l'hôpital militaire de Plimouth, on n'en avoit pas grande opinion ; qu'il y a cependant fort bien réussi ; que les détails donnés par M. H. sont exacts et parfaitement conformes à la vérité ; que dans le nombre des malades guéris par ce remède, il y en avoit plusieurs qui avoient été fort épuisés par le mercure, et qui n'ont eu besoin ni d'aucun changement d'air, de nourriture ou de boisson, ni de kina, ni d'autres remèdes ; qu'il a dissipé sans supuration des engorgemens assez durs, ou guéri des bubons ulcérés qui avoient résisté au mercure, ou des chancres phagédéniques, quelques grands qu'ils fussent, ou des excoriations très-fétides et très-étendues, plus promptement que le mercure n'auroit pu le faire ; qu'on n'a jamais vu ces ulcères être remplacés après leur guérison, par des ulcères dans la

gorge, comme cela se voit très-ordinairement dans le traitement mercuriel ; qu'à la vérité, l'acide nitreux a manqué quatre ou cinq fois, et même, dans des cas très-légers, sans qu'on pût appercevoir pourquoi ; mais que ces cas ont été fort rares, comparativement au grand nombre de ceux dans lesquels il a surpassé les espérances qu'on en avoit conçues ; qu'il n'a jamais affecté la bouche, parce qu'on l'a toujours fait prendre au biberon, et qu'il a rarement été désagréable, parce qu'on la toujours donné avec beaucoup de sucre. Celui qu'on a employé étoit préparé suivant la pharmacopée de Londres.

Dans une autre lettre de M. Hammick, du 14 août, il confirme les bons effets de l'acide nitreux depuis sa dernière, et ajoute que, depuis plus de 20 ans, le docteur Geach avoit accoutumé de donner avec succès sept à huit onces par jour de suc de citron aux malades épuisés par le mercure et par la longueur de la maladie, pratique qu'il avoit apprise de

sir W. Fordyce; mais que, quoiqu'il en eût éprouvé de très-bons effets, cet acide n'opéroit pas aussi promptement que l'acide nitreux.

Enfin, une autre lettre postérieure de M. H... confirmée par le témoignage du docteur Geach, en date du 28 août, rapporte une cure vraiment étonnante, opérée par l'acide nitreux, sur la personne d'un nommé Robert Haris, qui avoit un bubon ou ulcère phagédénique de 14 pouces trois quarts de diamètre, et d'un pouce de profondeur. Cet épouvantable ulcère avoit mis à nud plusieurs muscles et quatre des glandes inguinales. L'extrême foiblesse du malade, sa maigreur, son manque total d'appétit, les sueurs nocturnes, la diarrhée et la toux continuelle qui le minoient, la profondeur de l'ulcère, qui faisoit à chaque instant apréhender quelque hémorragie fatale tout sembloit annoncer la mort prochaine de cet infortuné. On tenta sans succès le mercure, le kina, le galbanum et la mirrhe.

Son

Son estomac ne pouvoit les supporter; il avoit des vomissemens continuels. Enfin l'acide nitreux pris pendant trois mois de suite depuis le 1er. juin jusqu'au moment où M. H... écrivoit son histoire, rétablit son appétit, lui fit recouvrer des forces et de l'embonpoint, et réduisit son ulcère au point qu'il n'avoit plus que demi-pouce de diamètre, et qu'il n'y avoit plus aucun lieu de douter que dans peu il ne fût complètement guéri. Ce malade avoit déja pris cent soixante quatre gros d'acide nitreux sans aucun symptôme de salivation et sans aucun autre inconvénient. Il paroît donc incontestable que, sans avoir les dangers du mercure, ce remède a le pouvoir de guérir la maladie vénérienne, avec encore plus de sûreté et de promptitude, particulièrement lorsqu'elle ne se manifeste que par les symptômes primaires, et qu'elle n'a pas encore infecté toute la masse des fluides.

Et ce n'est pas seulement dans les hôpitaux de Wolwich et de Plymouth, qu'on

en a vu de bons effets. Plusieurs praticiens célèbres de la grande Bretagne et de différens endroits communiquent au docteur Bedoes des observations qui lui sont très-favorables. M. Sandford, chirurgien de Worcester en rapporte trois, choisies sur un grand nombre d'autres, et qui sont d'autant plus remarquables, que les trois malades qui en sont l'objet, avoient des symptômes secondaires qui avoient déja résisté au mercure et à plusieurs autres remèdes. L'acide nitreux les guérit dans moins de deux mois.

M. Baynton, chirurgien de Bristol, cite deux malades qui étoient dans le même cas; mais d'une manière plus prononcée et plus grave, puisque l'un et l'autre avoient non-seulement des ulcères dans la gorge, mais encore des tumeurs considérables sur le périoste en différens endroits du corps. L'acide nitreux les guérit complètement, l'un dans l'espace de quatre mois, et l'autre d'un mois.

Le professeur docteur Ruttherford, d'É-

dimbourg, assure aussi avoir vu des effets surprenans de l'acide nitreux, particulièrement dans les périodes les plus avancés de la maladie, dans le cas de grandes douleurs dans les os, de tumeurs dans le périoste, de *fici*, etc. symptômes qu'il a dissipés très-promptement.

Enfin un malade du docteur Bedoes, le second en Europe qui ait pris l'acide nitreux pour se guérir d'une maladie de ce genre, raconte lui-même les détails de sa guérison dans une lettre en date du 30 août 1797. Après de fréquentes rechutes que le mercure ne prévenoit point, quoiqu'il en éprouvât du soulagement, il se trouva dans l'automne de 1797, tourmenté de douleurs atroces dans les os avec de grandes tumeurs. Ses jointures étoient presque toutes dans un état de roideur et de contraction. Son nez avoit beaucoup grossi; il avaloit avec difficulté; ses mains étoient une masse informe; il ne pouvoit se servir de ses dents; chaque articulation étoit enflée; il étoit dans son lit

comme un squelette. L'acide nitreux le délivra de ses douleurs en huit jours, et le guérit en peu de tems, à l'exception d'un peu de roideur dans l'index de la main droite.

D'un autre côté cependant les témoignages recueillis dans cette brochure, ne sont pas tous en faveur de l'acide nitreux. Le docteur Geach, comme nous l'avons vu, reconnoît qu'il a manqué quelquefois même dans des cas très-légers, sans qu'on pût comprendre pourquoi.

M. Sandford, grand partisan d'ailleurs du remède, raconte l'histoire d'un soldat âgé de 45 ans, qui, dans sa jeunesse avoit reçu une blessure dans le bas ventre, dont il avoit été mal guéri, et qui, ayant toujours été malade depuis, fut admis à l'hôpital pour des symptômes suspects d'infection siphyllitique. On lui donna à deux reprises l'acide nitreux qui, quoiqu'en petite dose, lui fit constamment du mal. Il lui occasionnoit un sentiment très-pénible de chaleur dans l'estomac, des dou-

leurs des colique, des vents, des engorgemens dans les glandes, de la salivation, etc. On fut obligé d'y renoncer et de donner au malade d'autres remèdes.

M. Baynton cite aussi deux cas de maladies vénériennes bien prononcées, qui avoient résisté au mercure, et dans lesquelles l'acide nitreux fut complètement inutile pour la guérison de la maladie, quoiqu'il fortifiât d'ailleurs la santé des malades.

M. Bowles, chirurgien de l'hôpital de St.-Pierre à Bristol, raconte l'histoire de trois femmes affectées de symptômes secondaires, auxquelles on donna pendant long-tems et sans succès, l'acide nitreux à la dose de 60 à 120 gouttes par jour. C'étoit d'abord l'acide nitreux commun; mais au bout de peu de jours, on lui substitua l'acide sans couleur distilé sur l'argent et préparé avec soin par M. Wicleyfield; il augmenta l'appétit des malades, jusqu'à leur donner une sensation douloureuse de rongement dans l'estomac,

mais il n'eut aucun effet sur la maladie.

Le docteur Girdlestone de Yarmouth, l'a donné de même plusieurs fois sans succès à des malades auxquels le mercure a ensuite fort bien réussi.

Ces disparates sont peut-être inexplicables. Il n'en est pas de même de celles qu'on a observées sur le fait particulier de la salivation.

M. Scoot avoit affirmé que l'acide nitreux en produit pour l'ordinaire comme le mercure. M. Sandford l'a aussi vu deux fois, mais deux fois seulement produire cet effet. M. Baynton remarque dans l'histoire de l'un de ses malades que pendant tout le traitement par l'acide nitreux, traitement qui fut d'ailleurs très-heureux, il y eut une salivation abondante, mais sans douleur ni fétidité. Le docteur Girdlestone l'a vu aussi exciter une salivation, mais d'une manière qui n'avoit aucun rapport avec la salivation mercurielle, et que l'on pût le donner sans crainte pen-

dant cette salivation même. Dans tous les autres cas recueillis par le docteur Bedoes, on n'a observé aucune salivation pendant le traitement par l'acide nitreux, pas même dans le premier de ses malades, qui fut, sinon guéri, au moins extrêmement soulagé par la réunion de ce remède avec les frictions mercurielles, quoique pendant ce traitement, il eut consommé une livre d'onguent mercuriel et six onces d'acide nitreux.

L'acide nitreux a été employé avec succès, non-seulement pour la guérison de la maladie vénérienne, mais pour celle d'autres maladies très-différentes. L'ouvrage du docteur Bedoes en contient plusieurs exemples. On y voit l'histoire d'un abscès lombaire; celle d'une affection du foie, produite par l'ivrognerie; celle d'un asthme spasmodique, et revenant par accès; celle d'une oppression ou difficulté de respirer habituelle et fort ancienne; celle de deux cas d'affections hémorrhoïdales, celle d'un typhus, celle d'une fiè-

vre rhumatismale chronique, et celle d'une chlorose grave, dans lesquelles l'acide nitreux a fait merveille, soit comme palliatif, soit comme remède essentiel et curatif.

Indépendamment des expériences faites en Angleterre, qui prouvent l'efficacité de l'acide nitreux dans toutes les périodes de la maladie vénérienne, je citerai quelques-unes de celles qui me sont particulières sur l'acide nitrique également employé dans les époques avancées de la maladie. Je ne prendrai dans le nombre de mes expériences, que celles qui me paroissent propres à fixer l'attention des praticiens. Je joindrai à ces observations toutes les circonstances qu'il me sera permis de citer, afin que l'on puisse vérifier les faits et juger de leur véracité.

PREMIER CAS.

Paris, ce 5 germinal de l'an VI.

Je vous adresse, mon cher Alyon, une femme, à tous égards, bien digne de l'oxigène : vous trouverez un mélange de lait répandu, de virus vénérien et de scorbut bien prononcé. Je la crois dans le cas de vous satisfaire, et vous prie de lui donner vos soins.

Salut et amitié,

CHEYROU, *médecin professeur de l'hôpital militaire du Val-de-Grace.*

La malheureuse dont il est question dans cette lettre, avoit le teint plombé, les gencives gonflées, les dents chancelantes, des croutes sur la tête, des pétéchies noires et violettes aux jambes et aux cuisses, des craquemens dans les articulations,

un écoulement vert très-abondant; elle avoit perdu les forces, l'appétit et le sommeil. Elle étoit si foible que le premier jour qu'elle vint me voir, elle tomba en syncope pour avoir fait un quart de lieue à pied. Je lui prescrivis l'acide nitrique pur à 30 degrés à la dose d'un gros par jour dans une pinte d'eau; et pour éviter tout qui-proquo, je lui remis une bouteille de chopine contenant deux onces d'acide, que j'achevai de remplir d'eau commune, en lui recommandant de mettre un petit verre à liqueur de ce mélange dans une pinte d'eau pour sa boisson d'un jour, et de venir me voir tous les dix jours. L'acide passa difficilement les trois premiers jours, soit parce qu'il lui répugnoit à boire, soit que cela dépendit de sa constitution très-nerveuse et très-irritable. Les jours suivans elle n'éprouva plus ces sentimens de fraîcheur et de pesanteur qu'elle avoit cru ressentir dans l'estomac; les urines coulèrent abondamment, l'appétit reparut, et le teint s'ani-

ma. A la seconde bouteille, je lui conseillai de porter sa boisson d'un jour à un petit verre et demi; dose qu'elle n'a point outre-passé jusqu'à la fin du traitement qui a duré 36 jours. Quoique l'écoulement fût moins coloré et moins abondant après la première quinzaine, je prescrivis, outre la boisson, des injections résolutives, que j'éguisois avec un peu d'alcool camphré. Le 25e. jour les pétéchies avoient disparu, l'appétit, les forces étoient revenus; et le 36 je fis cesser les remèdes, la santé de la malade étant entièrement rétablie. Elle est âgée de 28 ans.

Deuxième Cas.

Le citoyen N. B. professeur à l'école centrale du département de..., âgé de 45 ans, vint me consulter sur son état. Il avoit une périostôse au tiers inférieur et externe du tibia de l'étendue de quatre pouces et d'un demi-pouce d'éléva-

tion, qui le faisoit beaucoup souffrir, et le rendoit boiteux depuis près de trois mois. Il avoit eu trois chancres au gland, qui, de son aveu, avoient disparu et reparu à plusieurs reprises depuis deux ans. Je lui prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un gros par jour étendu d'une pinte d'eau, et lui fis frictionner chaque soir à l'heure du coucher, la périostôse avec un gros de pommade oxigénée. Il pansoit une fois par jour les chancres avec de la toile fine recouverte légèrement de la même pommade. Le 12e. jour, les douleurs du tibia avoient disparu, et le malade marchoit sans son bâton. Le 18, les chancres furent cicatrisés. Je fis continuer l'acide en élevant la dose à un gros et demi par jour jusqu'à la 25e. bouteille, époque où le malade cessa tout traitement. J'ai vu plusieurs fois le malade depuis cette époque; il jouit d'une parfaite santé. Sa guérison date de six mois.

Nota.. L'acide nitrique n'agit pas aussi promptement sur tous les malades,

ni sur tous les symptômes de la maladie, comme on pourra en juger par le cas suivant. Ces variétés d'action qu'il seroit très-difficile d'expliquer, tiennent sans doute à la constitution des sujets, ou à quelque état particulier de leurs humeurs.

Troisième Cas.

Un employé aux hôpitaux militaires, âgé de 19 ans, avoit un bubon très-volumineux accompagné d'une gonorrhée qui lui occasionnoit beaucoup d'ardeur en urinant. Le bubon avoit paru depuis 8 jours. Je le mis à l'usage de l'acide nitrique à la dose d'un gros dans une pinte d'eau par jour; le bubon ne paroissant pas disposé à la suppuration, fut recouvert d'un emplâtre de diachilum gommé. Le cinquième jour, l'ardeur d'urine diminua, et le bubon devint rouge et très-douloureux. Je fis cesser l'emplâtre, et le fis remplacer par un cataplasme de graine de lin cuite, que je faisois renou-

veler deux fois par jour : le 8e. jour le bubon s'ouvrit, et rendit un pus considérable pendant six jours; mais ensuite la suppuration étoit peu abondante, et ressembloit à de la sérosité. Je fis de nouveau appliquer l'emplâtre de diachilon gommé. Le 20e. jour, le bubon étoit tout-à-fait affaissé; mais l'ulcère ne se cicatrisoit pas, et fournissoit toujours une humeur limpide. J'y fis appliquer quelques jours après un linge recouvert de pommade oxigénée : le bubon continua de suppurer, et ne s'est cicatrisé que le 45e. L'acide a été porté dès le 25e. jour à deux gros par jour. La gonorrhée s'étoit supprimée le 30.

Les bubons ouverts laissent souvent des ulcères très-rebelles qui résistent à tous les topiques. Dans des circonstances semblables qui paroissent tenir de la disposition scrofuleuse, je touche les bords livides de ces ulcères avec le muriate oxigéné d'antimoine, qui change en peu de jours leur aspect, et les réduit à l'état de plaies simples.

Quatrième Cas.

Le citoyen B.. âgé de 25 ans, avoit trois chancres assez profonds à la couronne du gland, qui avoient paru depuis quinze jours. Je lui prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un gros par jour dans une pinte d'eau, et je fis panser les chancres avec un linge recouvert de pommade oxigénée. Le 10e. jour deux des chancres étoient cicatrisés : le troisième étant recouvert d'une couenne blanche, fut légèrement touché avec le muriate oxigéné d'antimoine ; et le 15e. jour il fut complètement guéri. Il continua l'acide jusqu'au 25. J'ai cité ces deux cas de maladie primitive, pour montrer la variété d'action de l'acide nitrique. J'y reviendrai dans d'autres circonstances plus dignes de l'attention des praticiens.

Cinquième Cas.

Le citoyen Leblanc, huissier du conseil des cinq-cents, m'adressa en messi-

dor de l'an VI, un grenadier du corps législatif, âgé de 23 ans, ayant deux ulcères à la gorge, de l'étendue d'un demi-pouce, survenus à la suite de chancres à la verge, pour lesquels il avoit été traité à l'hôpital militaire de Franciade, où les bains et les frictions mercurielles, firent disparoître les chancres; mais, un mois après sa sortie de l'hospice, les chancres reparurent et furent peu de jours après, suivis des ulcères à la gorge; ces ulcères étoient alors superficiels, mais rouges et enflammés, et gênoient beaucoup le passage des alimens. Je prescrivis l'acide nitrique, à la dose d'un gros par jour, étendu d'une pinte d'eau commune; je fis toucher les ulcères, avec une dissolution saturée de muriate suroxigéné de potasse. Le 12e. jour, l'acide fut porté à un gros et demi. Le 15e. le gonflement des amigdates étoit affaissée, l'inflammation dissipée, et la déglutition facile. Le 22e. les chancres que je faisois panser toutes les 24 heures, avec un linge

recouvert

recouvert de pommade oxigénée, furent cicatrisés, et le malade fut complètement guéri. Il continua l'acide huit jours après la disparution des symptômes; et jouit actuellement d'une parfaite santé.

Sixième Cas.

Le citoyen Jaubart, médecin des hôpitaux militaires, me conduisit chez un de ses malades, qui, disoit-il, lui faisoit perdre son latin, depuis trois mois. Ce malade avoit passé deux fois aux grands remèdes, pour des chancres à la verge, qui reparoissoient de tems en tems. Le citoyen Jaubart lui administroit les sudorifiques et le lait, sans en éprouver aucun effet. Le malade avoit le teint plombé, très-peu d'appétit, et presque point de sommeil. Il avoit deux légers ulcères à la gorge, et quelque petits chancres sur le gland. Je prescrivis l'acide nitrique, à la dose d'un gros par jour, étendu d'une pinte d'eau, et je priai

son médecin de toucher les ulcères deux fois par jour, avec la solution saturée de muriate suroxigéné de potasse. Le 18e. jours, tous les symptômes avoient disparus, le teint s'étoit animé, l'appétit et le sommeil étoient revenus. Je fis continuer l'acide jusqu'au 25, époque où le malade cessa tout remède. Il y a cinq mois et demi que ce traitement est terminé; et le malade jouit d'une parfaite santé.

Septième Cas.

Une jeune femme, âgée de 28 ans, avoit depuis deux mois un ulcère au voile du palais, qui se propageoit jusqu'aux amigdales et la luette Il se manifestoit un commencement de carie à la jonction des deux os palatins; je touchai la carie avec un pinceau imbibé de muriate oxigéné d'antimoine; elle fut bornée dans les 24 heures. Je fis toucher le reste de l'ulcère, avec la solution de muriate suroxigéné de potasse; je prescrivis en même tems seize grains du même sel à prendre dans

la journée, en quatre doses. Le second jour la malade éprouva quelques étourdissemens et un peu de coliques, que j'attribuai à l'usage du sel ; cependant je portai la dose à 24 grains pour le troisième jour ; il excita la soif, la blancheur de la langue ; je le fis continuer à la même dose, l'espace de quatre jours ; ensuite je le portai à un demi-gros. L'ulcère fut très-propre le lendemain ; je fis alors cesser les applications locales ; deux jours après les douleurs étoient dissipées. La malade prit le sel à la même dose pendant dix jours, et fut renvoyée parfaitement guérie.

Huitième Cas.

Un grenadier du corps législatif, âgé de 30 ans, d'une forte constitution, vint me consulter pour terminer, disoit-il, la guérison d'une gonorrhée pour laquelle il avoit passé deux mois à l'hôpital militaire de Franciade, où il avoit pris la

liqueur de Vansviétin deux fois par jour. (1) Je lui prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un gros par jour étendu d'une pinte d'eau. Le 15e. jour, il se manifesta une multitude de tubercules pustuleux à la partie supérieure des cuisses, au scrotum, et à la marge de l'anus. Je les fis frictionner avec la pommade oxigénée à la dose d'un gros par jour. Je fis porter l'acide à un gros et demi, et j'invitai le malade à augmenter cette dose d'un demi-gros tous les trois jours, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à en prendre trois, à moins qu'il ne survînt des coliques un peu fortes dans les boyaux, dans lequel cas, je

(1) Je connois des hommes qui ont quarante années de pratique dans l'exercice de la chirurgie, qui prescrivent encore à leurs malades affectés de gonorrhées du sublimé corrosif, des pillules mercurielles; ils ne veulent pas se persuader que cette maladie étant hors de la constitution, n'exige que peu ou point de remèdes; qu'après la dissipation de la douleur, un traitement local de quelques jours suffit pour en triompher.

l'invitai à diminuer un peu la dose. Le 22e. jour le malade vint me revoir : les pustules étoient très-affaissées, moins rouges ; il n'avoit éprouvé aucune coliques ; mais ses urines étoient fortement augmentées et claires. Je fis continuer l'acide et la pommade. Au bout de six semaines, le malade fut complètement guéri.

NEUVIÈME CAS.

Un colon avoit toute la face couverte de croutes dartreuses qui le défiguroient au point qu'il n'osoit paroître en société. Ce citoyen, quoique âgé de 60 ans, avoit toujours joui d'une parfaite santé, et malgré ces dartres, toutes ses fonctions se faisoient assez bien. Je lui prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un gros, et je recommandai de frictionner les croutes avec la pommade oxigénée. Dans l'espace de huit jours, toutes les croutes se détachèrent, et disparurent complètement

dans la quinzaine. Pendant tout le tems qu'il prit l'acide, qu'il n'a porté qu'à la dose d'un gros, il eût le ventre très-libre; effet qui n'a pas lieu ordinairement, et qui annonce que la pléthore billieuse domine dans les individus qui l'éprouvent.

Dixième Cas.

Brest, ce 25 nivôse an VI.

Mille fois pardon, Citoyen, si je n'ai pas été vous présenter mes devoirs avant de partir; mais après deux mois d'incertitudes et de remises, nous avons reçu l'ordre à l'instant de l'exécuter. Je n'ai pas trouvé un instant pour m'acheminer de votre côté, et c'étoit cependant, je l'avoue, une des visites que je me promettois de faire avec le plus de plaisir. Je suis parfaitement guéri; et je le dois à vos bons soins. Je désire que vous me mettiez à même de vous en témoigner toute ma gratitude. Veuillez bien, s'il vous plait, Citoyen, me dire quel est le prix que je dois à vos

talens, et je me ferai un devoir de remplir de suite, sur ma parole, l'engagement que la bienveillance d'un côté et la reconnoissance de l'autre, m'ont fait contracter. J'attends votre réponse, et je désire que vous me voyez toujours comme un ami sincère et l'apologiste de vos moyens curatifs.

P..., *aide-de-camp du général Hed...*

Le malade dont il s'agit dans cette lettre, étoit d'un tempérament sanguin, jeune et vigoureux; il avoit une gonorrhée très-douloureuse et un phimosis qui s'étoient déclarés depuis trois semaines. Lorsqu'il me fit appeler, les symptômes inflammatoires étoient considérables; je prescrivis un julep anodin à l'heure du coucher, et la limonade nitrique légère pour boisson de la journée. Quatre jours après, l'écoulement se supprima, et le testicule droit fut considérablement en-

gorgé. Je fis cesser la limonade nitrique; j'ordonnai un lavement à l'eau tiède avec 40 gouttes de laudanum liquide de sydenham, dix-huit gouttes de la même teinture à prendre matin et soir dans un demi-verre d'eau édulcorée avec du syrop. Je recommandai la vapeur de l'eau chaude, l'immersion de la verge, et un cataplasme émollient avec addition de dix grains d'opium brut en poudre, que je fis appliquer sur la tumeur. Cinq jours de ce traitement rappelèrent l'écoulement et dissipèrent l'engorgement du testicule. Je remis alors le malade à la limonade nitrique légère dont il buvoit une pinte par jour. La semaine suivante le malade n'éprouvant plus de douleurs, monte dans un cabriolet et s'enfuit à Tivoly: le lendemain l'engorgement reparut et l'écoulement fut supprimé. Je fis recommencer les cataplasmes, les lavemens anodins, la vapeur de l'eau chaude, et la boisson de la teinture anodyne. Les accidens disparurent encore le sixième jour,

Le malade reprit alors la limonade nitrique, et le septième jour suivant, malgré mes remontrances, il fut voir une femme. Le lendemain tous les accidens reparurent; il fallut recommencer les calmans, les cataplasmes, et la vapeur de l'eau chaude : cette rechute dura neuf jours. Il reprit ensuite la limonade nitrique; et après en avoir bu pendant huit jours, l'écoulement fut réduit à très-peu de chose : le malade n'éprouvoit aucune cuissons. Je lui fis prendre 12 à 15 gouttes de teinture alcoolique de poivre de la Jamaïque coupée avec poids égal d'acide sulphurique, dans un demi-verre d'eau pendant quatre ou cinq jours; le matin à jeun, qui supprima entièrement l'écoulement et termina sa guérison.

J'ai cité cette observation pour prouver combien certains jeunes gens peuvent prolonger et aggraver même leur maladie par imprudence ou négligence à suivre les avis du praticien qui les dirige.

Onzième Cas.

La citoyenne A..., âgée de 35 ans, me fit appeler pour me consulter sur une maladie vénérienne qu'elle avoit depuis six ans : malgré la durée des symptômes, je ne les jugeai pas très-graves : en effet, ils se bornoient à quelques douleurs vagues dans les membres, au craquement et à la foiblesse des articulations, un écoulement considérable, deux chancres aux petites lèvres, et beaucoup de foiblesse d'estomac. Je prescrivis l'acide nitrique, à la dose d'un gros par jour étendu d'une pinte d'eau. Le douzième jour les chancres avoient disparus, l'estomac digéroit mieux, les douleurs étoient à peine sensibles; mais l'écoulement étoit le même. Je prescrivis alors des injections résolutives aiguisées avec l'alcool camphrée, et j'ordonnai l'introduction d'une petite éponge imbibée de la même liqueur, dans le vagin où la malade la gardoit deux ou trois mi-

nutes matin et soir. Le 24°. jour l'écoulement avoit disparu ; je fis continuer les injections et la limonade nitrique jusqu'au 30, époque à laquelle la malade fut entièrement guérie et cessa tout remède.

Douzième Cas.

Une jeune fille âgée de 12 ans et demi, avoit depuis dix-huit mois un bubon volumineux à l'aine droite, un gonflement considérable aux grandes lèvres, et plusieurs petits chancres à l'entrée de la vulve : je couvris le bubon avec un emplâtre de diachilon gommé ; je fis étuver la vulve avec la dissolution d'acétite de plomb dans l'eau, et je prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un demi-gros dans une pinte d'eau. Cette boisson passa difficilement les premiers jours, soit par répugnance, soit par irritabilité de la malade Cependant je l'engageai à insister, lui promettant qu'elle s'y accoutumeroit, et que cela ne pouvoit lui faire aucun mal. Elle sui-

vit mon conseil ; l'acide passa mieux le sixième jour, malgré qu'il lui occasionna par fois de légères coliques. Le douzième jour le bubon étoit beaucoup diminué ainsi que l'engorgement des lèvres. Le vingtième le bubon et l'engorgement étoient entièrement dissipés.

Treizième Cas.

Le citoyen S. L..., âgé de 23 ans, vint me consulter sur son état qui, disoit-il, l'inquiétoit beaucoup. Il avoit depuis un mois trois chancres sur le gland, et un commencement d'ulcération à la gorge, qui lui gênoit beaucoup le passage des alimens. Je mis le malade à l'acide nitrique à la dose d'un gros par jour dans une pinte d'eau. Je touchai l'ulcère avec la dissolution de muriate suroxigéné de potasse, et lui recommandai de se gargariser trois ou quatre fois le jour avec du lait coupé et tiède. Je pansai les chancres avec un linge fin recouvert de pommade

oxigénée ; le sixième jour le malade revint me voir ; je le questionnai sur son état ; il me répondit qu'il souffroit à peine de la gorge : je l'examinai et je vis que la légère couenne blanche qui recouvroit l'ulcère avoit disparu, je le touchai de nouveau avec la même dissolution ; les chancres étoient beaucoup plus propres : je fis continuer l'acide. Le 15e. jour, tous les accidens avoient disparus. J'invitai le malade à poursuivre son traitement jusqu'au 28 ; époque où il cessa tout remède et s'est toujours très-bien porté depuis (1).

---

(1) Lorsque les ulcères de la gorge sont récens et superficiels, je me contente de les toucher, avec la dissolution de muriate de potasse suroxigénée, qui les netoie en peu de jours ; mais lorsqu'ils sont anciens et que la couenne qui les recouvre est épaisse, j'emploie le muriate oxigéné d'antimoine liquide, qui doit être dirigé par une main exercée, et qui en connoisse bien les effets.

Quatorzième Cas.

Le citoyen B.... cordonnier, avoit sur le menton un ulcère rongeant d'un mauvais caractère, d'un pouce de diamètre et de la profondeur de quatre lignes. Cet ulcère avoit paru depuis deux mois à la suite de plusieurs autres symptômes vénériens, pour lesquels le malade avoit prit plusieurs remèdes qui n'avoient opéré aucun changement sur l'ulcère ; j'appliquai sur le fond une couche superficielle de muriate suroxigéné d'antimoine, et je recouvris le tout d'un linge enduit de pommade oxigénée ; je recommandai au malade de se panser avec la même pommade une fois par jour. Le lendemain la couenne de l'ulcère tomba, et il prit l'aspect d'une plaie simple. Je prescrivis un gros d'acide nitrique par jour dans une pinte d'eau ; et fis continuer le pansement avec la pommade : le 15e. jour l'ulcère fut complètement cicatrisé.

QUINZIÈME CAS.

Le citoyen Chayrou, professeur de pathologie à l'hopital militaire du Val-de-Grace, m'adressa le citoyen R..., garçon corroyeur, âgé de 32 ans, affecté de deux chancres vénériens profonds, situés sur le corps de la verge, et la cernant dans la moitié de son diamètre. Ces deux ulcères étoient d'un très-mauvais caractère, avoient creusé profondément; et celui qui étoit situé à la bâse de la verge, menaçoit de la détruire entièrement. Tous les deux avoient paru depuis deux mois et avoient fait des progrès rapides; leur fond étoit d'un blanc sale et leurs bords renversés, et d'une couleur livide. J'en couvris la superficie avec le muriate oxigené d'antimoine liquide; et je les pansai avec un linge recouvert de pommade oxigénée; je prescrivis l'acide nitrique à la dose d'un gros par jour; et le même pansement avec la pommade.

Le 12e. jour l'un des ulcères fut très-propre; mais celui de la bâse de la verge étoit encore très-sale et d'un désagréable aspect; je le touchai de nouveau avec le muriate oxigéné d'antimoine, et le pansai avec la pommade. Je fis porter la dose de l'acide à deux gros, et recommandai au malade d'augmenter cette dose d'un demi-gros tous les trois jours, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à trois gros par jour, dose que je lui dis de diminuer dans le cas où il éprouveroit des coliques dans le ventre. Le 20e. jour les deux ulcères furent cicatrisés; je fis continuer l'acide jusqu'au 30, où il étoit parfaitement bien portant.

SEIZIÈME CAS.

Un enfant de douze ans avoit eu la teigne, dont il fut traité à la pitié; mais six mois après sa sortie de cet hospice la maladie reparut. Sa tante me pria de le voir : il avoit alors des croutes nombreuses

ses et épaisses sur toute la tête ; je fis couper les cheveux, et je recommandai de froter la tête avec une demi-once de pommade oxigénée : je prescrivis la décoction de racine de patience ; le quatrième jour les croutes étoient tombées ; mais il restoit des traces rouges : je fis continuer la pommade chaque soir, et je recommandai de laver la tête de l'enfant tous les quatre jours avec de l'eau de savon ; je purgeai tous les huit jours avec les pillules purgatives. Le 30e. jour l'enfant fut complètement guéri.

Dix-septième Cas.

Le citoyen Dubois, professeur de l'école de médecine, m'adressa la citoyenne M...., dont les deux seins étoient couverts de croutes épaisses, et le bout ulcéré et très-douloureux. J'appliquai sur chaque sein un papier brouillard recouvert de pommade oxigénée, et je pres-

crivis une tisane amère. Le 5e. jour les croutes avoient disparu, et le 15e. la femme fut complètement guérie.

Dix-huitième Cas.

La citoyenne T...., âgée de 32 ans, avoit depuis six mois un écoulement vert et très-abondant, pour lequel elle avoit pris sans succès pendant deux mois le rob de l'Affecteur. Je lui demandai si elle éprouvoit des douleurs, elle me répondit qu'elle avoit eu autrefois quelques cuissons en urinant; mais qu'elle ne souffroit plus du tout, si ce n'est des tiraillemens d'estomac: je prescrivis des injections résolutives aiguisées avec l'alcool camphré trois fois par jour; je recommandai l'application d'une petite éponge dans le vagin, imbibée de la même liqueur, que la malade gardoit deux ou trois minutes après s'être injectée. Le septième jour l'écoulement étoit beau-

coup diminué; et le 12e. il fut complètement tari (1).

Le traitement local de la gonorrhée demande beaucoup d'attention de la part du praticien, pour ne pas l'employer à contre-tems; il faut également être réservé sur le choix des injections, et préférer celles qui ne sont pas trop irritantes. L'état de la malade, et particulièrement celui des parties doivent guider dans le choix de ces moyens curatifs locaux.

Cette théorie paroîtra très-absurde aux anciens praticiens qui ne veulent pas considérer la gonorrhée comme une affec-

---

(1) Lorsque je suis consulté pour une gonorrhée d'homme ou de femme, je demande s'il y a de la douleur; lorsque les malades m'avouent qu'ils n'en éprouvent aucunes : je passe tout de suite au traitement local qui détruit la maladie en très-peu de jours. Dans le cas contraire, je prescris une limonade nitrique légère jusqu'à cessation des douleurs, et j'emploie ensuite les topiques locaux.

tion locale, et qui ont recours à une foule de remèdes internes, sinon nuisibles à la santé des malades, au moins inutiles pour la maladie.

Des effets généraux, et de quelques effets particuliers de l'acide nitrique.

J'aurois pu composer un volume d'observations qui prouvent l'efficacité de l'acide nitrique, contre les maladies vénériennes, si j'avois voulu recueillir tous les cas qui me sont particuliers, et ceux des cures obtenues par mes collègues; mais ce moyen n'est pas celui que je crois devoir employer pour accréditer un mode de guérison, qui doit être apprécié suffisament par les praticiens de bonne foi et dégagés des préjugés de la routine, qui voudront en suivre les effets. C'est particulièrement pour eux que je vais entrer dans quelques détails, qui seront très-utiles à ceux qui seront dans le cas de recourir à ce remède, qui,

suivant moi, peut et doit remplacer le mercure dans la très-grande majorité des circonstances, ou on l'emploie souvent sans lumières et sans discernement.

Les effets généraux de l'acide nitrique pris intérieurement, ont constament été l'augmentation de l'appétit et de l'urine, une altération plus ou moins vive, et une augmentation d'action de tout le système. J'ai rencontré quelques malades, que l'usage de cet acide resserroit sensiblement, et dont j'étois obligé de tenir le ventre libre par de légères doses de sulfate de magnésie, et par les lavemens. Dans les malades d'un tempérament très-billieux, il produit l'effet contraire : j'en ai vu quatre ou cinq, que cet acide purgeoit ordinairement deux fois par jour. Il a produit sur deux ou trois du resserrement à la gorge après deux mois de son usage. Je l'ai dissipé par de légères prises d'opium à l'heure du coucher.

Vingt-sept malades ont usé de cet acide, et la plupart en ont pris trois gros par-

jour en présence des commissaires de l'école de médecine sans qu'aucun d'eux ait éprouvé le plus léger accident.

Parmi ces malades, plusieurs avoient des symptômes graves, qui ont été suivis de gangrène et d'hémorragies considérables, qui ont cédé complètement à l'usage de l'acide. Quelques-uns avoient des pustules ulcérées, des tubercules et un ensemble de symptômes secondaires graves, qui ont également disparu par l'usage de l'acide et de la pommade oxigénée. Quelques autres ont séjourné à l'hôpital beaucoup plus long-tems que les premiers; on accusoit alors le remède, de lenteur ou d'inefficacité; mais on a ensuite découvert que ces malades avoient été chez des filles publiques pendant leur traitement: et ils en sont eux-mêmes convenu en présence des commissaires.

Pendant tout le tems du traitement les malades n'ont suivi aucun régime; ils avoient la portion et une chopine de vin à chaque repas.

L'acide dont on s'est servi à l'hospice de l'école, avoit été rectifié sur l'argent, et il étoit à 30 degrés. Tous les malades qui en ont fait usage, ont eu le teint animé, les urines abondantes et l'appétit très-vif.

J'ajouterai à ces faits, que je dois dire ici avec la franchise d'un praticien qui n'a à cœur que le bien de l'humanité, qu'un de mes collègues m'écrit d'un département, que n'ayant pas de l'acide nitrique très-pur, il s'est servi de celui du commerce à 32 degrés, et qu'il en a obtenu les mêmes résultats ; je dois également dire, que manquant moi-même d'acide rectifié, je me suis servi de celui que j'avois obtenu de la décomposition du nitrate de potasse par l'acide sulfurique, et qu'il a également bien réussi ; il est moins agréable au goût que l'acide rectifié, mais comme cette rectification exige beaucoup de soins et de précautions, il vaut mieux encore se servir de l'acide nitrique obtenu du nitrate de

potasse de troisième cuite, que courir le risque de donner de l'acide nitrique rectifié avec lequel il pourroit monter un peu d'argent, si la rectification n'étoit pas bien ménagée. J'avois d'abord cru que la pureté de l'acide étoit de rigueur; mais plusieurs expériences m'ont démontré qu'un peu d'acide muriatique n'avoit rien de dangereux pour l'économie animale; l'essentiel est de donner de l'acide dépourvu de toute substance métallique. Le meilleur est l'acide nitreux rouge qu'on obtient en décomposant le nitrate de potasse par l'acide sulfurique, et qu'on affoiblit ensuite avec environ moitié son poids d'eau commune; ce qui le porte à 30 ou 34 degrés.

On peut, à l'imitation des Anglais dont j'ai rapporté les expériences, mettre plus ou moins de sucre dans la limonade nitrique. Alors ce médicament n'aura rien de désagréable et il agira également bien. Il est bien vrai qu'il se forme de l'acide oxalique dans ce mélange, mais l'expé-

rience a prouvé que ce dernier acide guérissoit également bien la maladie vénérienne.

Ce que je viens de dire suffira pour prouver que l'acide nitrique peut s'employer facilement et sans frais; qu'il peut devenir un remède à la portée de tout le monde, et d'autant plus précieux qu'il n'aggrave pas les autres maladies, comme le fait le mercure; que loin d'être contre-indiqué par la complication du virus scorbutique avec le vénérien, il triomphe de tous les deux à-la-fois; avantage inappréciable dans ces cas, et qui doit le faire préférer à l'ancien remède.

Tous les symptômes vénériens récens, quelque soit leur nombre et leur gravité, cèdent promptement à ce remède. Je dois cependant dire que les praticiens qui voudroient un médicament qui eut la même action dans tous les cas, et sur tous les individus, ne doivent pas le chercher dans cet acide. J'ai vu quelques malades quoiqu'en très-petit nombre, qui n'ont jamais voulu s'y habituer, et il m'a fallu recou-

rir à d'autres substances capables de porter l'oxigène dans le système. Je me suis parfaitement bien trouvé du muriate suroxigéné de potasse pour le remplacer. Je l'ai donné à la dose d'un demi-gros par jour en deux doses et l'ai souvent porté à un gros et même un gros et demi. J'ai également employé sur quatre malades affectés de chancres primitifs, le nitrate de potasse et le nitrate de soude. Ces deux sels donnés depuis un gros jusqu'à trois par jour, en deux ou trois doses dans une petite quantité d'eau, se décomposent entièrement, sans qu'on puisse en retrouver de traces dans les urines, et ils augmentent également l'appétit, produisent la soif et l'augmentation d'action en cédant leur oxigène.

Des effets du muriate suroxigéné de potasse.

Les effets de ce sel pris intérieurement sont si extraordinaires et varient si sou-

vent à l'égard des constitutions qui y sont soumises, qu'ils méritent de fixer l'attention de tous les praticiens. Je l'ai fait prendre à trois malades en présence des commissaires de l'École, en commençant par dix-huit grains à prendre en trois fois dans la journée. Lorsque je l'eus porté à 42, un de ces malades éprouva des coliques, du dévoiement et de la salivation ; le second eut une soif considérable qui dura pendant six jours. Je calmai les accidens du premier en le supprimant pendant un jour, et en prescrivant une once de sulfate de magnésie. Le lendemain il reprit la même dose du sel qui ne produisit aucun effet sensible. Le troisième n'en éprouva rien, sinon une amélioration de symptômes qui fut presque médiate. Une femme nerveuse âgée de 26 ans, à qui je fis prendre dix-huit grains du même sel pendant deux jours, eut une salivation abondante ; le troisième elle fut purgée, et les jours suivans le sel ne produisit plus qu'une soif supportable. Un

étudiant de l'École de médecine voulant juger par lui-même des effets de ce sel, en fit usage pendant trois jours. Le premier jour il en prit 12 grains dans quatre onces d'eau en trois prises ; il éprouva de la chaleur, de légers vertiges et un peu de mal de tête. Le deuxième jour, il en prit 18 grains qui, outre les symptômes décrits, élevèrent sensiblement le pouls. J'ai pu, dit-il ensuite, porter le sel à 24 et 36 grains sans éprouver d'autres effets que ceux déja cités. J'en suspendis l'usage et ne repris mes essais que deux décades après. Me croyant alors déshabitué du sel, je crus recommencer mes expériences par dix-huit grains de ce sel dont je pris le tiers le matin, et le restant sur les quatre heures de l'après-midi. Quelques minutes après, j'éprouvai un peu de mal de tête ; les yeux sembloient sortir de mes orbites ; j'étois d'une gaîté contrariante, extraordinaire, ou plutôt je délirois. Cet état ne dura que trois heures, et fut suivi d'une sueur considérable qui avoit l'odeur du

vieux fromage, et qui est restée sur mes habits pendant huit jours. Je me suis ensuite tellement accoutumé à ce sel, que j'en prends 24 et même 36 grains à-la-fois sans en éprouver aucun inconvénient.

Le rédacteur de la bibliothèque britannique ajoute : « Il y a environ six mois que je voyois une jeune fille âgée de dix ans, qui avoit depuis long-tems et par accès tous les symptômes d'un hydrocephale interne. Sa paleur dans les intervalles, la lenteur de son pouls, le froid continuel qu'elle éprouvoit dans les extrémités, me déterminèrent à employer quelques remèdes propres à augmenter l'action du système artériel. Je lui en avois déja donné inutilement plusieurs; je voulus essayer le muriate suroxigéné de potasse; je lui en fis faire quatre prises de trois grains, à prendre de quatre heures en quatre heures. Dès la première prise elle eut une violente attaque de somnambulisme; elle parloit et s'agitoit comme si elle étoit éveillée, et cependant elle dor-

moit; car, quoiqu'elle eût les yeux ouverts, elle ne voyoit et n'entendoit rien autour d'elle. Cet état dura quelques heures : elle n'avoit jamais rien eu de semblable. On continua le remède; la seconde et la troisième prise ne parurent avoir aucun effet; la quatrième parut agir comme la première : alors on le discontinua. Quelque tems après, je le recommençai en solution dans de l'eau; je lui donnai encore beaucoup d'agitation et de la même manière. L'acide nitreux que j'essayai après cela, eut le même effet; il lui fut absolument impossible de le supporter. »

J'ai donné ce sel à plusieurs malades; il a excité de la chaleur et des vertiges à quelques-uns, des coliques à un très-petit nombre; à d'autres de la soif et une accélération très-marquée dans les battemens du pouls; mais je puis certifier qu'il n'a jamais occasionné d'accidens qui puissent en faire redouter l'usage : les vertiges, les coliques, et même la salivation

qu'il produit quelquefois, se dissipent instantanément par de légères doses d'opium ou de légers purgatifs. Je puis certifier, comme le docteur Rollo, que ce sel est le plus prompt et le plus efficace des anti-vénériens ; que je l'ai vu produire une amélioration presque médiate sur des symptômes très-graves, et que loin d'affoiblir la santé, il a toujours semblé la rendre plus brillante.

J'ai la certitude que le muriate suroxigéné de potasse, l'acide nitrique, l'acide nitreux affoibli, le nitrate de potasse, et le nitrate de soude, peuvent dans la très-grande majorité des cas de maladie siphyllitique remplacer le mercure, lorsqu'ils seront administrés par des praticiens éclairés qui en voudront observer les effets avec cette impartialité que requièrent les découvertes modernes, et sur-tout celles qui heurtent de front d'antiques préjugés, malheureusement trop répandus et trop enracinés pour ne pas rallentir les progrès de la science la

plus utile à l'humanité. Je publierai le plutôt qu'il me sera possible, un traité des maladies siphyllitiques, moins volumineux que la plupart de ceux qui ont paru jusqu'à ce jour; mais où j'espère exposer la théorie de ces maladies d'une manière différente, et suivant moi, plus d'accord avec les faits et les observations de la pratique.

Du Virus vénérien, et de son action sur l'Économie animale.

Les bornes de ce mémoire ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails relatifs à la nature du virus syphillitique et à son action dans le système. Je ne ferai qu'exposer des faits constatés par l'observation; et j'insisterai sur ceux qui peuvent diriger les jeunes praticiens, dans le traitement des divers symptômes qui sont la suite de l'action de ce virus, plus ou moins développée.

Quelque soit la nature de ce virus, sur laquelle

laquelle je n'insiste pas ici, ses effets constans, lorsqu'il est introduit dans le systême, et une fois dévelopé, sont de ralentir l'action du cœur, de troubler les fonctions, d'en interrompre l'équilibre, et de détruire, au dehors, l'organisation des parties sur lesquelles il se fixe. Ces effets du virus siphyllitique sont toujours en raison inverse de la force vitale ; en sorte que, si l'individu vénérien est fortement constitué, toute l'action de la matière morbifique sera portée à l'extérieur, et les symptômes locaux seront graves ; mais si l'individu est foible, l'action du virus sera plus lente, les symptômes extérieurs paroîtront moins énergiques ; mais la constitution en sera plus affectée. Cette marche du virus vénérien ne s'est point encore démentie par l'observation ; il va toujours graduellement affoiblissant l'individu qui le porte. L'ingénieux systême de Borwn, trop peu apprécié des praticiens, est ici d'une justesse rigoureuse ; tous les symptômes siphyllitiques, sans en

excepter aucun, sont des maladies débilitantes, et les remèdes qui en triomphent constamment, ne peuvent être pris que dans la classe des stimulans plus ou moins actifs. Les symptômes inflammatoires de la gonorrhée ne sont que des résultats de la débilité indirecte, et ne prouvent autre chose, qu'une inégale distribution de force.

La pathologie humorale ne sauroit être admise à l'égard du virus siphyllitique : quelle que soit la masse de ce virus convoyé dans le système, son action est nulle, tant qu'il n'est pas dévelopé par les forces vitales qui tendent toujours à le porter du centre à la circonférence. Quelques auteurs ont prétendu que, malgré l'inertie du virus, les malades n'en communiquoient pas moins l'infection ; mais cette opinion est dénuée de toute espèce de fondement, et elle est démentie par l'observation. Ce n'est point la cause de la maladie, mais ses effets qui altèrent la constitution ; quand il n'y a aucun effet

sensible et apparent, l'état général ne sauroit s'en ressentir : il ne peut donc pas exister de ces maladies vénériennes cachées, admises par quelques écrivains. Cette idée de virus caché, répétée fréquemment par des empiriques, n'est propre qu'à faire des dupes : car il n'est pas aisé de convaincre ceux qui ont été attaqués de maladies vénériennes, qu'ils sont radicalement guéris. Elle détermine souvent des personnes qui sont dans le meilleur état, à se livrer à des charlatans qui flatent leurs préjugés, et qui continuent à leur donner des remèdes qui non-seulement sont inutiles, mais qui ruinent encore leur constitution. Le virus vénérien, caché dans la masse générale des fluides, ne peut donc jamais être nuisible à la constitution, jusqu'à ce que ses effets soient développés sur un lieu particulier ; et il peut y être aussi sûrement retenu plus ou moins long-tems que les substances les plus douces.

Lorsque les forces vitales expulsent le

virus du centre à la circonférence, son passage ne s'ouvre point sans une irritation des parties vers lesquelles il est porté. L'effet de cette irritation est une destruction locale de l'organisation des parties, en conséquence de laquelle il se fait une nouvelle matière semblable au virus lui-même, laquelle conserve le pouvoir d'irritation, et dévelope l'état commencé par l'infection, jusqu'à ce que la partie se soit tellement habituée au stimulus, qu'elle ne soit plus excitée par son action ultérieure, ou bien jusqu'à ce que les puissances du système, augmentées par l'art, triomphent de cette action. Souvent la partie désorganisée par l'action du virus et irritée par sa reproduction, stimule, irrite celle qui lui est contiguë, de manière que, de proche en proche, il s'établit une irritation très-éloignée du foyer primitif. C'est ce qui donne naissance à ces accidens sympatiques, qu'il est bien essentiel de ne pas confondre avec ceux où siége l'action morbifique du virus lui-même.

Quoique toutes les parties du corps soient susceptibles d'éprouver l'action désorganisatrice du virus, les glandes en sont beaucoup plus susceptibles que toute autre. Cette différence est due à la structure particulière des glandes qui favorisent la stase du virus quand il y est introduit, et qui, en même tems, excitent son action : car elles ne sont qu'un entortillement de ramifications vasculaires, lymphatiques qui se réunissent toutes, et forment une sorte d'extravasation, quand la glande est irritée, qui favorise le changement que le virus occasionne, et qui paroît nécessaire à la formation de la matière où il paroît cantonné ; mais il attaque plus particulièrement les glandes les plus voisines de l'origine de la maladie ; et quelle que soit l'énergie de son action sur ces glandes, il n'en détruit jamais qu'une partie, et se porte souvent de-là dans le systême, sans produire aucun autre accident local.

Quelques considérables que soient les

symptômes dévelopés par l'action du virus, le sang n'en est jamais affecté; et la maladie ne se communique, qu'autant que ses symptômes affectent les parties de la génération. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'on n'a eu jusqu'ici que de fausses idées de l'action du virus. Peut-être faudroit-il considérer cette matière comme les modernes considérent les poisons, et ne regarder les divers symptômes de la maladie vénérienne, que comme des effets secondaires, et éloignés de l'action du virus; en sorte qu'il est vraisemblable qu'après l'existence des différens accidens vénériens, le virus qui les a occasionnés n'existe plus comme tel, et qu'il échappe à l'analyse. Peut-être, est-ce en considérant ainsi ses effets sur l'économie animale, et en les comparant à ceux des poisons, qu'on peut expliquer pourquoi il existe certaines maladies vénériennes anciennes qui, quoiqu'elles produisent encore des ravages dans les organes de ceux qui en sont affectés, ne sont cepen-

dant plus susceptibles de se communiquer par le contact. Mais n'est-il pas possible de soupçonner que le véritable virus dont les écoulemens et le pus vénérien ne sont que les véhicules, est une substance extrêmement volatille, atténuée, fugace, qui se dissipe à mesure qu'elle s'écoule avec les humeurs, et qui, analogue aux substances gazeuses, pénètre facilement le tissu spongieux et rare des organes destinés à la génération. En admettant cette opinion qui est bien d'accord avec tous les phénomènes relatifs à la contagion de cette maladie, on pourroit concevoir comment le plus léger contact suffit pour communiquer la vérole ; et la rapidité avec laquelle il s'insinue, explique très-bien la naissance, souvent très-prochaine, des accidens les plus terribles.

On conçoit encore, d'après ces faits, que ce gaz virulent, très-soluble dans nos humeurs, avec lesquelles il a beaucoup d'analogie, doit s'y mêler avec facilité, et que ces dernières, une fois sor-

ties par un émonctoire quelconque, le laissent échapper comme une vapeur légère, de sorte qu'on ne peut plus en retrouver les traces dans ces écoulemens une fois séparés du corps et refroidis.

S'il m'est permis d'invoquer l'analogie, nous trouverons la même différence dans toutes les humeurs considérées dans l'intérieur du corps et une fois séparées de l'animal. Les médecins savent, ainsi que l'a trés-bien fait remarquer le célèbre Bordeux, dans son analyse médicinale du sang que ce fluide une fois tiré des vaisseaux, n'est plus, à beaucoup près, le même qu'il étoit pendant la circulation. On ne peut guère attribuer ces différences qu'à la dissipation d'un principe fugace et volatile qui circule avec lui dans les vaisseaux, ainsi que l'a cru l'abbé Fontana, frappé de la manière différente dont le venin de la vipère agit sur ce fluide hors du corps ou circulant dans les veines des animaux. Astrue n'étoit pas éloigné d'adopter cette opinion sur la nature et l'ex-

trême ténuité du virus vénérien, lorsqu'il dit dans le chapitre 1er. du tome 3 de son ouvrage, que le virus monte en forme de vapeur jusques dans le réservoir de la semence avec laquelle il a beaucoup d'analogie; mais quelle que soit la nature de ce virus, l'étude de son dévelopement est ce qui nous importe le plus ici. J'ai dit précédemment que l'action de la matière morbifique étoit en raison inverse de la force vitale; qu'elle se dévelopoit plus lentement à l'extérieur dans les sujets foibles, mais que leur systême en général en étoit plus affecté; tandis que chez les individus où le ton organique domine, les symptômes extérieurs se montrent plus rapidement et avec plus de véhémence; mais les désordres internes sont beaucoup moins sensibles. Il suit delà que, quelques nombreux que soient les symptômes extérieurs, si la constitution est forte, le malade guérira promptement et avec peu de remède, parce qu'il suffira dans ce cas de seconder les forces vitales par des stimu-

lans moyens qui maintiennent le ton primitif de la santé. J'ai vu des exemples frapans de la puissance des forces vitales sur le virus, dans plusieurs militaires affectés des symptômes les plus graves, qui disparoissoient en peu de jours avec des doses de stimulans infiniment moindres que celles administrées à d'autres dont les symptômes étoient légers en apparence, mais beaucoup plus tenaces que les premiers. C'est donc moins par le nombre des symptômes et par leur caractère apparent qu'il faut juger la gravité de la maladie, que par l'état actuel et passé de la constitution du malade, et par l'équilibre de ses fonctions. Tout ce qui vient d'être dit, prouve que le propre du virus vénérien est d'affoiblir les forces vitales au-dedans, comme il détruit le ton de la vie sur les parties externes où il est développé. La rapidité avec laquelle il agit localement sur les parties molles, (sur les lèvres, l'intérieur des joues, le palais, l'arrière bouche, par exemple), et la fa-

culté qu'on lui connoît de se reproduire sur la couche secondaire, lorsque la première est détruite, ne laissent d'autre ressource que celle de le dénaturer sur place, en l'atteignant par-delà même le lieu qui en est affecté. C'est dans de semblables circonstances qu'on en triomphe promptement par le caustique prudemment dirigé ; bien entendu qu'on n'abandonnera pas pour cela le traitement interne pour s'assurer de son entière expulsion. Le virus siphyllitique offre encore une foule de phénomènes dans ses dévelopemens chez les femmes grosses, les enfans, les vieillards etc. ; mais les bornes de ce mémoire ne me permettent pas d'entrer dans tous ces détails, d'ailleurs très-bien décrits dans les ouvrages d'Astrue, Hunter, Fabre, Swediaur, etc.

De la manière d'agir des préparations mercurielles, et des autres combinaisons d'Oxigène dans le corps humain.

Depuis près de trois siécles on a multiplié les préparations de mercure, on a torturé de mille manières ce métal, sans pouvoir expliquer ses effets dans l'économie animale : il appartenoit à la chimie moderne d'expliquer son action jusqu'ici inconcevable, et donner la véritable étymologie de la salivation et des crises qu'on observe pendant la curation de certaines maladies siphyllitiques. J'ai fait voir précédemment que le mercure métal n'agit que par son poids, et que dans cet état sa propriété anti-vénérienne étoit nulle ; qu'il passoit debout sans effet comme sans danger ; mais que, lorsque ce métal étoit oxidé à l'air et à l'aide du calorique, il devenoit âcre, irritant, et un puissant anti-vénérien. Il est

bien évident, d'après ce simple fait, que si le mercure oxidé est un anti-syphillitique, il doit cette propriété à l'oxigène qu'il a absorbé dans l'air atmosphérique. Il nous reste maintenant à déterminer quelle est l'action de l'oxigène dégagé du mercure dans l'économie animale. Ce dégagement de l'oxigène ne sauroit être révoqué en doute, puisqu'on trouve le mercure revivifié dans le foie, dans les poumons, dans le cerveau, dans les os longs des cadavres de ceux qui avoient fait usage de préparations mercurielles. Les montres, les bijoux d'or blanchis pendant le traitement de la maladie, sont encore des preuves certaines de la décomposition des préparations de mercure. Je n'insisterai donc pas sur un fait reconnu de tous les praticiens; je ne retracerai pas non plus les savantes dissertations de Hunter et de plusieurs autres sur les effets de ce métal; parce que, outre qu'elles ne sont pas satisfaisantes, elles s'éloignent trop des connoissances

acquises depuis ces auteurs, pour éclaircir cette matière importante.

Swediaur, dont les connoissances sont très-étendues, s'exprime ainsi :

« D'après toutes ces différentes consi-
» dérations, il paroît que le mercure n'a
» servi jusqu'ici dans la guérison des ma-
» ladies siphyllitiques, que comme un
» véhicule de l'oxigène; que le mercure
» absorbé et porté dans la masse du sang
» sous forme d'oxide ou sel mercuriel,
» augmente le mouvement du cœur dans
» le corps vivant; et s'y mettant en con-
» tact avec le virus siphyllitique, ou quel-
» que humeur avec laquelle l'oxigène
» a plus d'affinité, celui-ci quitte le mer-
» cure, et, s'unissant intimement avec
» le virus siphyllitique, ou avec la ma-
» tière avec laquelle le virus se trouve
» combiné, change, *ipso facto*, sa nature,
» le détruit et le rend inactif. Le mer-
» cure, d'un autre côté, en perdant ainsi
» son oxigène, et recouvrant, par ce
» moyen, son état métallique, est rejeté

» sous cette forme métallique, comme » un corps étranger, de la masse du sang, » par la transpiration ou quelque autre » excrétion, mais divisé en grobules in- » finiment petites, et par conséquent in- » visibles à nos yeux ».

Cette explication, quoique très-ingénieuse, n'est cependant pas d'accord avec les faits constatés par l'observation. S'il étoit vrai que l'oxigène dégagé du mercure, se combine directement avec le virus pour le neutraliser ou l'anéantir, toutes les préparations de mercure seroient d'infaillibles préservatifs de ce virus: l'usage intérieur des mêmes remèdes suffiroit pour s'en garantir; mais les choses ne se passent pas ainsi. Comment imaginer d'ailleurs que l'oxigène mis à nud dans les premières ou secondes voies, puisse atteindre directement le virus sur les ulcères de la peau, et parvenir à l'y neutraliser? Comment concevoir qu'il n'éprouvera aucune combinaison nouvelle en parcourant le torrent de la circulation,

avant d'aboutir vers le siège de la maladie? Comment, dans cette supposition, quelques grains de muriate oxigéné de mercure donneront-ils une suffisante quantité d'oxigène pour neutraliser le virus dans toutes les parties qui en sont affectées? Examinons maintenant les propriétés de l'oxigène appliqué sur l'économie animale, et voyons s'il n'en découlera pas une théorie plus satisfaisante, et qui s'accorde davantage avec les faits.

Tous les praticiens savent que les oxides metalliques et la plupart des autres substances contenant de l'oxigène, excitent une inflammation vive, une irritation et même une corrosion sur la peau. Cette action des corps oxidés se remarque également sur les substances animales privées de la vie, qui ont également la propriété de décomposer les oxides, en leur enlevant l'oxigène. Les corps oxidés ont donc la propriété de stimuler et d'irriter les organes, en leur cédant plus ou moins de leur oxigène. La même action a lieu sur

nos

nos viscères, lorsqu'on nous administre intérieurement des oxides métalliques, ou d'autres substances oxidées. C'est ainsi que, quand on prend intérieurement du mercure oxidé, l'oxigène quitte le métal à mesure qu'il est porté dans les viscères, et ce principe mis à nud, stimule ces mêmes viscères, les irrite plus ou moins; alors les contractions du cœur sont augmentées, le pouls s'élève, les sécrétions, les excrétions deviennent plus abondantes, et l'action du virus qui tend toujours à affoiblir le systême, devient nulle par l'action stimulante de l'oxigène dégagé qui s'oppose toujours aux progrès de la matière morbifique. C'est certainement par cette propriété stimulante de l'oxigène dans un état particulier, que le muriate oxigéné de mercure produit les mêmes effets (1). Les diverses prépara-

(1) C'est cette même propriété stimulante, portée trop loin, qui détruit l'incitabilité et produit une foiblesse indirecte souvent telle que le virus échappe à son action.

tions de mercure contenant des proportions différentes d'oxigène, et cédant ce principe avec plus de facilité les unes que les autres, leurs effets doivent différer, et leur action, sur le systême, doit être en raison de leur oxidation. Les mêmes effets se remarquent à l'égard de quelques autres substances oxigénées non mercurielles. C'est en cédant l'oxigène, que l'acide nitrique produit dans le systême des effets analogues à ceux du mercure; le muriate suroxigéné de potasse, éprouve aussi la même décomposition, et abandonne son oxigène aux organes dont il relève le ton. Mais, dira-t-on, si c'est par l'oxigène, considéré comme stimulant, que les effets du virus sont détruits, pourquoi tous les irritans ne guérissent-ils pas la maladie siphyillitique? La raison de cette différence d'action vient de la difficulté de trouver des stimulans aussi diffusibles et permanens que le sont les oxides et certains autres corps oxidés : difficulté à laquelle il faut joindre celle

de trouver des composés binaires, dont l'un des composans ait une attraction pour l'oxigène, qui soit bien connue, et telle qu'il puisse céder ce principe aux matières animales. C'est par ces notions qui sont d'accord avec tous les phénomènes que présente l'action du virus sur nos organes, que l'on peut expliquer comment ses effets sont détruits par l'action stimulante de ces remèdes qui n'ont d'autre effet, que celui de maintenir l'action vitale que le virus tend à ralentir. Toute autre propriété occulte, accordée au mercure ou à l'oxigène qui l'abandonne, ne sauroit être admise aujourdhui. Voyons maintenant en quoi diffère l'action des oxides de mercure, de celle des autres combinaisons d'oxigène, également décomposables dans le systême. Si on administre séparément un oxide de mercure, et de l'acide nitrique, on trouvera quelques résultats analogues. L'un et l'autre augmenteront le ton du systême; mais cet effet sera souvent plus prompt et plus

orageux de la part des préparations mercurielles; en sorte que, pour occasionner la salivation, par exemple, avec une combinaison d'oxigène, dans laquelle il n'entre pas de mercure, il faudroit une bien plus grande dose de cette dernière, et un tems plus considérable. La raison de cette différence est encore facile à concevoir d'après les découvertes modernes. L'on sait aujourd'hui que les métaux sont des conducteurs plus ou moins puissans, suivant leur nature, de l'électricité animale; qu'il excitent plus ou moins l'irritation nerveuse : or, lorsqu'on administre un oxide de mercure, non-seulement il abandonne aux organes une portion de son oxigène qui les stimule plus ou moins fortement, mais encore en parcourant le système, le métal se met à nud; et alors, au lieu d'un principe irritant, il s'en trouve deux : l'oxigène d'une part, et le métal de l'autre. Ces deux stimulans agissent souvent ensemble, et on conçoit qu'alors l'action de l'un est augmentée par

l'autre. L'oxigène agit sur tous les organes ; mais le métal plus ou moins divisé, agit particulièrement sur les nerfs, en augmente la sensibilité : ce sont ces deux effets réunis qui produisent ces salivations orageuses et souvent funestes. Swediaur a bien obtenu une salivation forte et des ulcérations aux gencives par le muriate suroxigéné de potasse ; mais il a fallu pour cela augmenter progressivement la dose de ce sel, jusqu'à cinquante grains par jour. Ce résultat obtenu par ce praticien, jète un grand jour sur l'action de l'oxigène et ne laissera aucun doute aux médecins incrédules, sur les effets de ce principe. Telle m'a toujours semblé l'explication admissible de l'action des diverses préparations de mercure, et des autres substances oxidées qui s'en rapprochent plus ou moins dans leur application. Je donnerai incessament de plus amples détails sur ces faits intéressans ; je développerai, par des expé-

riences plus sensibles, les preuves de cette théorie qui doit faire époque dans l'art de guérir.

F I N.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Mémoire.

AVIS *de l'Auteur sur cette nouvelle édition, page* 1 *et suivantes.*
Préface de l'Auteur, page 7 *et suivantes.*
Définition de l'oxigène, page 19 *et suiv.*
De son action pendant la respiration, page 27 *et suivantes,*
De la chaleur animale, page 34 *et suiv.*
De la végétation, page 40 *et suivantes.*
De l'action médicamenteuse de l'oxigène, page 42.
Pommade oxigénée, page 51.
Ses propriétés, page 59.
De l'acide nitrique et de ses propriétés, page 61.
Observations qui constatent les effets de l'oxigène, page 72 *et suivantes.*
Autres observations communiquées à l'Auteur, page 105.

Remarques de l'Auteur sur ces observations, page 110.

Expériences faites à l'hôpital militaire de Franciade, page 116.

Expériences faites en Angleterre, et observations de l'Auteur sur ces expériences, page 121 *et suivantes.*

Autres expériences récemment faites en Angleterre, page 147 *et suivantes.*

Autres expériences faites par l'Auteur, page 169 *et suivantes.*

Des effets généraux et de quelques effets particuliers de l'acide nitrique, page 196 *et suivantes.*

Des effets du muriate suroxigéné de potasse, page 202.

Du virus vénérien et de son action sur l'économie animale, page 208 *et suiv.*

De la manière d'agir du mercure et des remèdes oxigénans sur le corps humain, page 220.

Fin de la Table.

par un général courageux et expérimenté. D'ailleurs la saison commençoit à s'avancer. Déjà le froid se faisoit sentir, et sa troupe privée de tout, ne pouvoit rester plus longtems dans cette position.

Il prit le parti de se retirer. S'étant avancé sur la petite ville de Berda, il la fit bloquer par divers détachemens de sa troupe. Le 10, le colonel Borodin attaqua un de ces détachemens, et fit deux mille prisonniers. Mais ce coup heureux ne produisit pas, pour la garnison, l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre. Les petits détachemens qu'elle avoit envoyés au fourrage, furent fréquemment attaqués par les rebelles, et souvent repoussés avec perte, de sorte qu'à la fin sa perte monta à plus de cinq cents hommes.

Pendant ces événemens, le général Karr, que la cour de Pétersbourg avoit chargé de réduire les rebelles, étoit parti en poste de Moscou, et s'étoit rendu auprès du général Freymann qui se trouvoit alors à Bugulminska. Arrivé à ce dernier endroit, il fit marcher le colonel Tschernitschef, sur la droite; et quant à lui, il marcha droit à l'ennemi. Dans toute sa route, il n'avoit entendu parler que des forces considérables de